



Leon Maximil. Christine Princesse
de Stolberg nee Comtesse de Reuss.

LE
DÉPOSITAIRE,
COMÉDIE,
EN VERS,
EN CINQ ACTES.

PAR M. DE VOLTAIRE.

Prix 30 sols.



A GENEVE;

Et se trouve, A PARIS;

Chez VALADE, Libraire, rue S. Jacques;
vis-à-vis celle des Mathurins, à S. Jacques.

M. DCC. LXXII.

PERSONNAGES.

NINON, femme de trente - cinq à quarante ans, très bien mise, grand caractère du haut comique.

GOURVILÉ, Pâné, grand nigaut, habillé de noir, mal boutonné, une mauvaise perruque de travers; l'air très-gauche.

GOURVILE, le jeune, petit-maître du bon ton.

M. GARANT, Marguillier, en manteau noir, large rabat, large perruque, pesant ses paroles, & l'air recueilli.

L'Avocat PLACET, en rabat & en robe, l'air empesté; & déclamant tout.

M. ARMANT, bon diable, bon ivrogne, bon bourgeois.

Madame ARMANT, habillée & coiffée à l'antique; grande acariâtre, & bonne femme.

LISETTE, }
PICARD, } Valets de Comédie dans l'ancien goût.

*La Scène est chez Mademoiselle Ninon l'Enclos ;
au Marais.*

*Le fond de cette Comédie est tirée des Mémoires du tems ;
Rien n'est plus commun que l'histoire du dépôt, nié par un
homme très-grave, & rendu par la célèbre Ninon.*



LE
DÉPOSITAIRE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

NINON, GOURVILE *le jeune*

NINON.

MON indulgence est grande, & c'est-là mon partage;
J'en eus un peu besoin, quand j'étais à votre âge;
Mais, si j'eus des amans, il sont tous mes amis.
Malheur aux cœurs mal faits toujours mal assortis;
Se prenant se quittant par pure fantaisie,
L'un à l'autre étrangers le reste de leur vie!
Eh bien, vous aimez donc cette petite Armande?

GOURVILE.

Oui, ma belle Ninon.

NINON.

C'est une aimable enfant;

A 2

4 LE DÉPOSITAIRE ;

Ce n'est point sa beauté, sa grace que je vante ;
Mais sa naïveté, sa douceur est charmante ;
Et j'ai sçu, que depuis qu'elle a ses dix-sept ans ;
Elle n'a demandé pour grace à ses parens
Que la permission de pouvoir faire usage
De la proximité de notre voisinage ;
Elle me vient souvent voir en particulier ;
Son esprit me surprend, son ton est singulier ;
Et ne tient point du tout de sa sotte famille,
J'aime sincèrement cette petite fille :
Je voudrais son bonheur, elle me fait pitié ;
Et je vous l'avouerai, cette seule amitié
M'engage à recevoir & le père & la mère,
Je me suis apperçu qu'elle avait sçu vous plaire ;
Mais est-ce un simple goût, une inclination ?

GOURVILE.

Ma foi, je crois avoir beaucoup de passion ;
Un certain Avocat pour mari se propose,
Mais auprès de la fille il a perdu sa cause.

NINON.

Je crois que mieux que lui vous avez sçu plaider ;

GOURVILE.

Je suis assez heureux pour la persuader.

NINON.

Sans doute vous flattez & le père & la mère ;
Et jusqu'à l'Avocat, c'est le grand art de plaire ;

GOURVILE.

J'y mets comme je puis tous mes petits talents ;

Le père aime le vin.

NINON.

C'est un vice du tems ;

C O M É D I E.

La mode en passera.

G O U R V I L E.

La mère est bien revêche
Sotte Un oïson bridé devenu piegrieche
Bonne diableffe au fond.

N I N O N.

Où, voilà trait pour trait
De nos très-chers voisins le fidèle portrait.
Mais on doit se plier à souffrir tout le monde ;
Les plats & lourds bourgeois dont cette ville abonde ;
Les grands airs de la Cour, les faux airs de Paris,
Et nos bruiants seigneurs, & nos sots beaux-esprits.
C'est un mal nécessaire & que souvent j'essuie.
Pour ne pas trop déplaire il faut bien qu'on s'ennuie.

G O U R V I L E.

Mais Sophie est charmante & ne m'ennuiera pas.

N I N O N.

Je vous l'ai déjà dit, elle est pleine d'appas ;
Mais elle aura du bien : certaine vieille tante ;
Dont je sçais qu'elle hérite, a mille écus de rente ;
Et, si dans votre amour vous pouviez persister
Nous verrons ; c'est vous seul qu'il faudra consulter ;
Aimez-là, quittez-là ; mon amitié tranquille
A vos goûts, quels qu'ils soient, sera toujours facile ;
A la droite raison dans le reste soumis,
Changez de voluptez, ne changez point d'amis.
Soyez homme d'honneur, d'esprit & de courage ;
Et livrez-vous sans crainte aux erreurs du bel âge.
Quoi qu'en dise l'Astrée, & Clélie, & Cirus,
L'amour ne fut jamais dans le rang des vertus.

6 LE DÉPÔTITAIRE,

L'amour n'exige point de raison, de mérite (*);
J'ai vu des sots qu'on prend, des gens d'esprit qu'on quitte.
Je fus (& tout Paris l'a souvent publié)
Peu fidèle en amour, fidèle en amitié.
Je vous chéris, Gourville, & pour toute ma vie;
Vôtre père n'eut point de plus constante amie.
Dans des tems malheureux il arrangea mon bien;
Je dois tout à ses soins, sans lui je n'aurais rien.
Vous saurez à quel point j'avais sa confiance;
Je dois à ses enfans quelque reconnaissance.
Nôtre union fut pure: & de si nobles nœux
Seront les seuls liens qui nous joindront tout deux.

GOURVILLE.

Hélas! je vous dois tout: tant de bonté m'accable;
Ninon, dans tous les tems fut un homme estimable.

NINON.

Parlons donc, je vous prie, un peu solidement.
Vous n'êtes pas, je crois, fort en argent comptant;

GOURVILLE.

Pas trop:

NINON.

Voici le tems où de votre fortune

Le nœud très-délicat, l'intrigue peu commune;
Grace à Monsieur Garant, pourra se débrouiller;

GOURVILLE.

Ce bon Monsieur Garant me fait toujours bâiller;
Il est si compassé, si posé, si sévère!

Je rougis devant lui d'être fils de mon père.

Il me fait trop sentir que par un fort fâcheux

Il manque à mon baptême un paragraphe ou deux:

(*) Ce sont les propres paroles de Ninon, dans le petit
livre de l'Abbé de Châteauneuf.

N I N O N .

On obmit , il est vrai , le mot de légitime ;
 Gourville votre père eut la publique estime ;
 Il eut mille vertus ; mais il eut (entre nous)
 Pour les beaux nœuds d'hymen de merveilleux dégoûts :
 La rigueur de la loi (mais qui pourtant est sage)
 À votre frère , à vous , ravit tout héritage .
 Vous ne possédez rien . Mais ce Monsieur Garant
 Son banquier autrefois , & son correspondant ,
 Pour deux cent mille francs étant son légataire
 N'en est , vous le savez , que le dépositaire .
 Il fera son devoir , il l'a dit devant moi .
 L'honneur est plus puissant , plus sacré que la loi .

G O U R V I L E .

Je voudrais que l'honneur fut un peu plus honnête :
 Cet homme , de sermons me rompt toujours la tête :
 Directeur d'hôpitaux , syndic & marguillier
 Il n'a daigné jamais avec moi s'égaier .
 Il prétend que je suis une tête légère ,
 Un jeune dissolu , sans mœurs , sans caractère ;
 Jouant , courant le bal , les filles , les buveurs .
 Oui , je suis libertin ; mais parbleu j'ai des mœurs ;
 Je ne dois rien , je suis fidèle à mes promesses ;
 Je n'ai jamais trompé , pas même mes maîtresses :
 Je bois sans m'enivrer , j'ai tout payé comptant ;
 Je ne vais point jouer quand je n'ai point d'argent .
 Tout marguillier qu'il est , ma foi je le défie
 De mener dans Paris une meilleure vie .

N I N O N .

Il est un tems pour tout .

G O U R V I L E .

Monsieur mon frère aîné ;
 Je l'avoue , a l'esprit tout autrement tourné ;

8 LE DÉPOSITAIRE;

Il est sage & dévôt : sa conduite est austère ,
Il lit les vieux auteurs , & ne les entend guère ;
Il évite le monde : eh bien ! qu'il soit un jour
Pour prix de ses vertus , marguillier à son tour ;
Et que Monsieur Garant qui , dans tout , le gouverne
Lui donne plus qu'à moi. Ce qui seul me concerne
C'est le plaisir. L'argent , voyez-vous , ne m'est rien.
Je suis assez content d'un honnête entretien.
L'avarice est un monstre : & pourvu que je puisse
Supplanter l'avocat , mon sort est trop propice.

N I N O N.

Tout réussit aux gens qui sont doux & joieux :
Pour Monsieur votre aîné , c'est un fou sérieux ;
Un précepteur maudit maîtrisant sa jeunesse ,
Chargea d'un joug pesant sa docile faiblesse ,
De sombres visions tourmenta son esprit ,
Et l'âge a conservé ce que l'enfance y mit.
Il s'est fait à lui-même un bien triste esclavage ;
Malheur à tout esprit qui veut être trop sage.
J'ai bonne opinion , je vous l'ai déjà dit ,
D'un jeune écervelé , quand il a de l'esprit.
Mais un jeune pédant , fut-il très-estimable.
Deviendra , s'il persiste , un être insupportable.
Je ris , lorsque je vois que votre frère a fait
L'extravagant dessein d'être un homme parfait.

G O U R V I L E.

Un pédant chez Ninon , est un plaisant prodige ;

N I N O N.

Le parti qu'il a pris n'est pas ce qui m'afflige.
J'aime les gens de bien ; mais je hais les cagots ;
Et je crains les fripons qui gouvernent les fors.

G O U R V I L E.

Voilà le marguillier.

SCÈNE

SCÈNE I.

NINON, *le jeune* GOURVILE, M. GARANT,

M. GARANT.

JE me suis fait attendre;
Le tems, vous le savez, est difficile à prendre.
Mes emplois sont bien lourds.

NINON.

Je le fais.

M. GARANT.

Bien pesants;

NINON.

C'est ajouter beaucoup.

M. GARANT.

Sans mes soins vigilants,
Sans mon activité...

NINON.

Fort bien.

M. GARANT.

Sans ma prudence,
Sans mon crédit...

NINON.

Encor!

M. GARANT.

L'œuvre aurait pu je pense;
Souffrir un grand déchet; mais j'ai tout réparé.

GOURVILE.

Ah! tout Paris en parle & vous en fait bon gré.

B

M. GARANT.

Les pauvres sont d'ailleurs si pauvres! . . . Leurs souffrances
Me perçent tant le cœur, que de leurs doléances
Je m'afflige toujours.

NINON.

Il faut les secourir,

C'est un devoir sacré.

M. GARANT.

Leurs maux me font souffrir.

GOURVILLE.

Vous régissez si bien leur petite finance
Que les pauvres bientôt seront dans l'abondance.

NINON.

C'a, monsieur l'Aumônier, vous savez que céans
Il est ainsi qu'ailleurs, de jeunes indigens,
Ils sont recommandés à vos nobles largesses;
Vous n'avez pas, sans doute, oublié vos promesses;

M. GARANT.

Vous savez que mon cœur est toujours pénétré
Des extrêmes bontés dont je fus honoré,
Par ce parfait ami, ce cher monsieur Gourville;
Si bon pour ses amis : qui fut toujours utile,
A tous ceux qu'il aimait . . . qui fut si bon pour moi . . .
Si généreux! . . . Je fais tout ce que je lui dois.
L'honneur, la probité, l'équité, la justice,
Ordonnent qu'un ami sans réserve accomplisse
Ce qu'un ami voulait.

NINON.

Ah! que c'est parler bien!

Et qu'il est éloquent!

M. GARANT.

Que dites-vous-là?

NINON.

Rien.

(*En le contrefaisant.*)

Je me flatte , je crois , je suis persuadée ;
Je me sens convaincue , & sur-tout j'ai l'idée ;
Que vous rendrez bientôt les deux cent mille francs ,
A votre ami si cher , ès mains de ses enfans.

M. GARANT.

Madame , il faut payer ses dettes légitimes ;
Et les moindres délais en ce cas sont des crimes.
L'honneur , la probité , le sens & la raison ,
Demandent qu'on s'applique avec attention
A remplir ses devoirs , à ne nuire à personne ,
A voir quand & comment , à qui , pourquoi l'on donne.
A bien considérer si le droit est lèzé ,
Si tout est bien en ordre.

NINON.

Eh rien n'est plus aisé.
Des deux cent mille francs n'êtes-vous pas le maître ?

M. GARANT.

Oh , oui. Son testament le fait assez connaître.
Je les dois recevoir en louis trebuchants.

NINON.

Eh bien , à chacun d'eux donnez cent mille francs ;
Le compte est clair & net.

M. GARANT.

Oui , cette arithmétique
Est parfaite en son genre , & n'a point de replique
Egales portions.

NINON.

Par cette égalité
Vous assurez la paix de leur société.

LE DÉPOSITAIRE;
M. GARANT.

Soyez sûre que l'un n'aura pas plus que l'autre ;
Quand j'aurai tout réglé.

N I N O N.

Quelle idée est la vôtre ?

Tout est réglé, monsieur.

M. GARANT.

Il faudra mûrement ;

Consulter sur ce cas quelque avocat savant.

Quelque bon procureur, quelque habile notaire ;

Qui puisse prévenir toute fâcheuse affaire.

Il faut fermer la bouche aux malins héritiers

Qui pourraient méchamment répéter les deniers.

G O U R V I L É.

Mon père n'en a point.

M. GARANT.

Hélas ! dès qu'on enterre

Un vieillard un peu riche, il sort de dessous terre

Mille collatéraux qu'on ne connaissait pas.

Voyez que de chagrins, de peines, d'embarras ;

Si jamais il fallait que par quelque artifice,

J'élu dalle les loix de la sainte justice.

L'honneur, vous le savez, qui doit conduire tout.

N I N O N.

Le véritable honneur est très-fort de mon goût.

C'est à lui d'écarter ces craintes ridicules.

Il est de certains cas où j'ai peu de scrupules.

M. GARANT.

J'en suis persuadé, madame, je le crois ;

C'est mon opinion . . . Mais la rigueur des loix ;

De ces collatéraux, les plaintes, les murmures,

Et les prétentions avec les procédures

NINON.

Ayez des procédés, je répons du succès;
Ce n'est point-là, du tout, une affaire à procès.

M. GARANT.

Vous ne connaissez pas, madame, les affaires.
Leurs détours, leurs dangers, les loix, & leurs mystères.

NINON.

Toujours cent mots pour un. Moi, je vais à l'instant
Répondre à vos discours en un mot comme en cent.
Mon cher petit Gourville, allez dire à Lifette
Qu'elle m'apporte ici cette grande cassette.
Elle fait ce que c'est.

GOURVILLE:

J'y cours.

SCÈNE III.

NINON, M. GARANT,

M. GARANT.

Avec chagrin

Je vois que ce jeune homme a pris un mauvais train...
De mauvais sentimens... Une allure mauvaise...
Je crains que, s'il était un jour trop à son aise...
Il ne se confirmât dans le mal.

NINON:

Mais vraiment;

Vous me touchez le cœur par un soin si prudent.

M. GARANT.

Il est fort libertin... Une trop grande aisance...
Trop d'argent dans les mains, trop d'or, trop d'opulence...

Donne aux vices du cœur trop de facilité.

N I N O N.

Hélas ! c'est fort bien dit ; mais trop de pauvreté
Dans des dangers plus grands peut plonger la jeunesse.
Je ne voudrais pour lui pauvreté ni richesse ;
Point d'excès , mais son bien lui doit appartenir.

M. GARANT.

D'accord, c'est à cela que je veux parvenir.

N I N O N.

Et son frère ?

M. GARANT.

Ah ! pour lui ce sont d'autres affaires.
Vous avez des bontés qu'il ne mérite guères.

N I N O N.

Comment donc ?

M. GARANT.

Vous avez acheté sous son nom
Quand son père vivait , votre propre maison.

N I N O N.

Oui.

M. GARANT.

Vous avez mal fait.

N I N O N.

C'était un avantage

Que son père lui fit.

M. GARANT.

Mais cela n'est pas sage ;
Nous y remédierons ; je vous en parlerai ,
J'ai d'honnêtes desseins que je vous confierai ,
Vous êtes éclairée , avisée & discrète.

N I N O N.

Et sur-tout patiente.

SCÈNE IV.

NINON, M. GARANT, *le jeune* GOURVILE,
LISETTE, PICARD.

LISETTE:

AH! la lourde cassette!

Comment vouliez-vous donc que j'apporte cela?

Picard la traîne à peine.

NINON.

Allons, vite, ouvrez-là.

LISETTE.

C'est un vrai coffre fort.

NINON.

C'est le très-faible reste

De l'argent qu'autrefois dans un péril funeste

Étant contraint de fuir, Gourvile me laissa,

Long-tems à son retour dans ce coffre il puisa.

Le compte est de sa main. Allez tous deux sur l'heure

Donner à ces enfans le peu qu'il en demeure.

Ce sera pour chacun je crois, deux mille écus...

Par un partage égal il faut qu'ils soient reçus.

Pour leurs menus plaisirs ils en feront usage,

Attendant que Monsieur fasse un plus gros partage.

(*On remporte le coffre.*)

LISETTE.

J'y cours, je fais compter.

GOURVILE:

L'adorable Ninon!

NINON, (*à Garant.*)

Pour remplir son devoir il faut peu de façon;

Vous le voyez, Monsieur.

M. GARANT.

Cela n'est pas dans l'ordre;

Dans l'exacte équité; la justice y peut mordre.

Cette caisse au défunt apartint autrefois,

Et les collatéraux réclameront leurs droits;

Il faut par préalable en faire un inventaire.

Je suis exécuteur qu'on dit testamentaire.

GOURVILLE.

Eh bien, exécutez les généreux desseins

D'un ami qui remit sa fortune en vos mains.

M. GARANT.

Allez, j'en suis chargé, n'en soyez point en peine;

NINON.

Quand apporterez-vous cette petite aubaine

De deux cent mille francs en contrats bien dressés?

Quand satisferez-vous ces devoirs si pressés?

M. GARANT.

Bientôt... l'œuvre m'attend, & les pauvres gémissent;

Lorsque je suis absent tous les secours languissent.

(Il fait deux pas & revient.)

Adieu... Vous devriez employer prudemment

Ces quatre mille écus donnés légèrement.

NINON.

Eh! si donc!

M. GARANT, (revenant encor & la tirant à l'écart.)

La débauche hélas! de toute espèce,

A la perte conduira sa jeunesse;

Il dissipera tout, je vous en avertis.

GOURVILLE:

Hem! que dit-il de moi?

M. GARANT.

Pour votre bien; mon fils

Avec

Avec discrétion je m'explique à madame.

(*Bas à Ninon.*)

Il est très-inconstant.

NINON.

Ah ! cela perce l'ame.

M. GARANT.

Il a déjà séduit notre voisine Armand ;

Cela fera du bruit.

NINON.

Ah ! mon Dieu , le méchant !

Courtiser une fille ! ô ciel , est-il possible !

M. GARANT.

C'est comme je le dis.

NINON.

Quel crime irrémissible !

M. GARANT, (*à Ninon.*)

Un mot dans votre oreille.

GOURVILE.

Il lui parle tout bas ;

C'est mauvais signe.

NINON (*à Garant qui sort.*)

Allez, je ne l'oublierai pas.

S C E N E V.

NINON, le jeune GOURVILE ;

GOURVILE.

QUE vous disait-il donc ?

NINON.

Il voulait ce me semble

Par pure probité nous mettre mal ensemble.

C

LE DÉPÔSITAIRE;
GOURVILE.

Entre nous je commence à penser à la fin
Que cet homme ennuyeux est un maître gonin;

N I N O N.

Vous pouvez, croyez-moi, le penser sans scrupule;
On peut être à la fois fripon & ridicule.
Avec son verbiage & ses fades propos
Ce fat dans le quartier séduit les idiots;
Sous un amas confus de paroles oïseuses
Il pense déguiser ses trames ténébreuses.
J'aime fort la vertu; mais pour les gens sensés,
Quiconque en parle trop n'en eut jamais assez.
Plus il veut se cacher, plus on lit dans son ame.
Et que ceci soit dit & pour homme & pour femme,
Enfin, je ne veux point par un zèle imprudent
Garantir la vertu de ce monsieur Garant.

G O U R V I L E.

Ma foi ni moi non plus.

S C E N E V I.

NINON, le jeune GOURVILE, LISETTE;

N I N O N.

E H bien, chère Lisette;

Ma petite ambassade a-t-elle été bien faite?
Son frère a-t-il de vous reçu son contingent?

L I S E T T E.

Oui, madame, à la fin il a reçu l'argent.

Est-il bien satisfait ?

L I S E T T E.

Point du tout, je vous jure.

N I N O N.

Comment ?

L I S E T T E.

Oh ! les savans sont d'étrange nature.

Quel étonnant jeune homme, & qu'il est triste & sec ;
Vous l'eussiez vu courbé sur un vieux livre grec,
Un bonnet sale & gras qui cachait sa figure,
De l'encre au bout des doigts composaient sa parure,
Dans un tas de papiers il était enterré,
Il se parlait tout bas comme un homme égaré.
De lui dire deux mots je me suis hasardée,
Madame, il ne m'a pas seulement regardée.

(*En élevant la voix.*)

J'apporte de l'argent, monsieur, qui vous est dû ;
Monsieur, c'est de l'argent. Il ne m'a rien répondu ;
Il a continué de feuilleter, d'écrire.
J'ai fait avec Picard un grand éclat de rire ;
Ce bruit l'a éveillé. Voilà deux mille écus.

(*Elevant la voix.*)

Monsieur, que ma maîtresse avait pour vous reçus :
Hem ! qui ! quoi ! m'a-t-il dit : allez chez les notaires ;
Je n'ai jamais, ma bonne, entendu les affaires,
Je ne me mêle point de ces pauvretés-là.
Monsieur, ils sont à vous, prenez-les, les voilà ;
Il a repris soudain papier, plume, écritoire.
Picard l'interrompant a demandé pour boire.
Pourquoi boire ? a-t-il dit, si ! rien n'est si vilain
Que de s'accoutumer à boire si matin.

Enfin , il a compris ce qu'il devait entendre.
 Voilà les sacs , dit-il , & vous pouvez y prendre ;
 Tout ce qu'il vous plaira pour la commission.
 Nous avons pris , madame , avec discrétion.
 Il n'a pas un moment daigné tourner la tête
 Pour voir de nos cinq doigts la modestie honnête ;
 Et nous sommes partis avec étonnement
 Sans recevoir pour vous le moindre compliment.
 Avez-vous vu jamais un mortel si bizarre ?

N I N O N.

Il en faut convenir , son caractère est rare ;
 La nature a conçu des desseins différens
 Alors que son caprice a formé ces enfans ;
 Un contraste parfait est dans leurs caractères :
 Et le jour & la nuit ne sont pas plus contraires :

G O U R V I L E.

Je l'aime cependant du meilleur de mon cœur :

L I S E T T E.

Moi de tout mon pouvoir je l'aime aussi , monsieur :

(A Ninon.)

J'ai toujours remarqué sans trop oser le dire ,
 Que vous aimez assez les gens qui vous font rire :

N I N O N.

Je ne ris point de lui , Lisette , je le plains ;
 Il a le cœur très-bon , je le sais , mais je crains
 Que cette aversion des plaisirs & du monde ,
 Des usages , des mœurs l'ignorance profonde ,
 Ce goût pour la retraite , & cette austérité
 Ne produisent bientôt quelque calamité.
 Pour ce monsieur Garant sa pleine confiance
 Allarme ma tendresse , accroit ma défiance ,

Souvent un esprit gauche en sa simplicité
Croyant faire le bien fait le mal par bonté.

G O U R V I L E.

Oh ! je vais de ce pas laver sa tête aînée ;
De sa sotte raison la mienne est étonnée ;
Je lui parlerai net ; & je veux à la fin
Pour le débarbouiller en faire un libertin ;

N I N O N.

Puissiez-vous tous les deux être plus raisonnables ;
Mais le monde aime mieux les erreurs agréables ,
Et d'un esprit trop vif la piquante gaieté ,
Qu'un précoce Caton de sagesse hebété ,
Occupé tristement de mystiques systèmes ;
Inutile aux humains & dupe des fots mêmes.

G O U R V I L E.

Il faut vous avouer qu'avec discrétion
Dans mes amours nouveaux je me sers de son nom ;
Afin que si la mère a jamais connaissance
Des mystères secrets de notre intelligence ;
Aux mots de sinderèse & de componction
La lettre lui paraisse une exhortation ;
Un essai de morale envoyé par mon frère ;
Nous écrivons tout deux d'un même caractère ;
En un mot , sous son nom j'écris tous mes billets ;
En son nom prudemment les messages sont faits.
C'est un fort grand plaisir que ce petit mystère.

N I N O N.

Il est un peu scabreux , & je crains cette mère ;
Prenez bien garde , au moins , vous vous y méprendrez ;
Vos discours de vertu feront peu mesurez ,

22 LE DÉPOSITAIRE;
Tout sera reconnu.

Le jeune GOURVILLE.

Le tour est assez drôle.

NINON.

Mais c'est du loup-berger que vous jouez le rôle!

GOURVILLE.

D'ailleurs, je suis très-bien déjà dans la maison;

A la mère je dis toujours qu'elle a raison.

Je bois avec le père, & chante avec la fille;

Je deviens nécessaire à toute la famille.

Vous ne me blâmez pas?

NINON.

Pour ce dernier point, non.

LISETTE.

Ma foi les jeunes gens ont souvent bien du bon.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

*Le jeune GOURVILE, GOURVILE l'aîné ;
tenant un livre, en habit noir, la perruque de travers ;
l'habit mal boutonné. Ils arrivent en continuant la con-
versation.*

Le jeune GOURVILE.

N'ES-TU donc pas honteux, en effet à ton âge
De vouloir devenir un grave personnage ?
Tu forces ton instinct par pure vanité,
Pour parvenir un jour à la stupidité.
Qui peut donc contre toi t'inspirer tant de haine ?
Pour être malheureux tu prends bien de la peine.
Que dirais-tu d'un fou qui des pieds & des mains
Se plairait d'écraser les fleurs de ses jardins
De peur d'en savourer le parfum délectable ?
Le ciel a formé l'homme animal sociable.
Pourquoi nous fuir ? Pourquoi se refuser à tout ?
Etre sans amitié, sans plaisir & sans goût
C'est être un homme mort. Oh ! la plaisante gloire
Que de gâter son vin de crainte de trop boire !
Comme te voilà fait ! Le teint jaune & l'œil creux ;
Penses-tu plaire au ciel en te rendant hideux ?
Au monde, en attendant sois très-sûr de déplaire.
La charmante Ninon qui nous tient lieu de mère ;

24 LE DÉPOSITAIRE,
Voit avec grand chagrin qu'en ta propre maison
Loin d'elle & loin de moi tu languis en prison.
Est-ce monsieur Garant qui par son éloquence
Nourit de tes travers la lourde extravagance ?
Allons, imite-moi, songe à te réjouir ;
Je prétends malgré toi te donner du plaisir.

GOURVILLE l'aîné.

Vos propos indéccens, comme votre conduite
Me font pitié, monsieur ; j'en prévois trop la fuite,
Vous ferez à-coup-sûr une mauvaise fin,
Et je ne peux plus vivre avec un libertin.
De cette maison-ci je connais les scandales ;
Il en peut arriver des choses bien fatales.
Déjà monsieur Garant m'en a trop averti ;
Je n'y veux plus rester ; & j'ai pris mon parti.

Le jeune GOURVILLE.

Son accès le reprend.

GOURVILLE l'aîné.

Monsieur Garant, mon frère ;
Que vous calomniez, est d'un tel caractère
De probité... d'honneur... de vertu... de... de... de...

Le jeune GOURVILLE.

Je voi
Que déjà son beau style a passé jusqu'à toi.

GOURVILLE l'aîné.

Il met de tous côtés la paix dans les familles
Et garde la vertu des garçons & des filles.
Respectez-le, monsieur, ne pouvant l'imiter ;
Allez dans le beau monde, allez vous y jeter ;
Plongez-vous à loisir dans la sphère brillante
De ce monde effréné dont l'éclat vous enchante.

Moquez-

Moquez-vous plaisamment des hommes vertueux ;
 Nagez dans les plaisirs, dans ces plaisirs honteux
 Qui nous laissent dans l'ame un vide épouvantable. . . .
 Un vide. . . . un repentir. . . . un repentir durable.
 Oui, je renonce au monde après cet entretien,
 Et je ne vivrai plus qu'avec des gens de bien ;
 Où je vivrai tout seul, tout seul avec mes livres ;
 Loin de ces passions dont tant de cœurs sont ivres,
 Comme je vous l'ai dit. Et je préfère un trou,
 Un hermitage, un antre.

Le jeune GOURVILE (l'embrassant.)

Adieu, mon pauvre fou.

(Il sort.)

S C E N E I I.

GOURVILE l'aîné, seul.

JE pleure sur son sort ; & je vois avec peine
 Que sa mauvaise tête à sa perte l'entraîne.

(Il s'assied & ouvre un livre.)

Qu'Épictète a raison ! qu'il peint bien à mon sens
 Les travers odieux de tous nos jeunes gens !
 Qu'il enflamme mon cœur & qu'il le fortifie
 Contre les passions qui tourmentent la vie !

(Il lit.)

C'est bien dit ; oui, voilà le plan que je suivrai ;
 Du sentier des méchans je me retirerai ;
 J'éviterai le jeu, la table, les querelles,
 Les vains amusemens, les spectacles, les belles.

(Il se leve.)

D

Quel plaisir noble & doux de haïr les plaisirs!
 De se dire en secret me voilà sans desirs!
 Je suis maître de moi, je suis bon, juste, sage;
 Et mon âme est un roc au milieu de l'orage.
 Je rougis quand je vois dans ce maudit logis
 Ces conversations, ces soupers, ces amis.
 Je souris de pitié de voir qu'on me préfère;
 Sans nul ménagement, mon étourdi de frère.
 Il plaît à tout le monde, il est tout fait pour lui.
 C'en est trop, pour jamais j'y renonce aujourd'hui.
 Je conserve à Ninon de la reconnaissance;
 Elle eut soin de nous deux au sortir de l'enfance;
 Et malgré ses écarts elle a des sentimens
 Qu'on eut pris pour vertu peut-être en d'autres tems.
 Mais... (*Il se mord le doigt & fait une grimace effroyable.*)

S C E N E I I I.

GOURVILLE *l'aîné*, M. GARANT;

M. GARANT.

EH bien, mon très-cher, mon très-prudent Gourville
 De tant d'iniquités allez-vous fuir l'asyle?

GOURVILLE *l'aîné*;

J'y suis très-résolu.

M. GARANT.

Ce logis infecté

N'était point convenable à votre probité.

Sortez-en promptement... Mais que voulez-vous faire
 De ces deux mille écus de monsieur votre père?

GOURVILE *l'aîné.*

Tout ce qu'il vous plaira ; vous en disposerez.

M. GARANT.

L'argent est inutile aux cœurs bien pénétrez
 D'un vrai détachement des vanités du monde.
 Et votre indifférence en ce point est profonde ;
 Je veux bien m'en charger ; je les ferai valoir,
 Pour les pauvres s'entend. . . . Vous aurez le pouvoir
 D'en répéter chez moi le tout ou bien partie,
 Dès que vous en aurez la plus légère envie.

GOURVILE *l'aîné.*

Ah ! que vous m'obligez ! Je ne pourai jamais
 Vous payer dignement le prix de vos bienfaits.

M. GARANT.

Je peux avoir à vous d'autres sommes en caisse.
 Eh, eh !

GOURVILE *l'aîné.*

L'on me l'a dit. . . Mon Dieu, je vous les laisse ;
 Vous voulez bien encor en être embarrassé.

M. GARANT.

Je mettrai tout ensemble.

GOURVILE *l'aîné.*

Oui, c'est fort bien pensé.

M. GARANT.

Or ça, votre dessein de chercher domicile
 est très-juste, & très-bon : mais il est inutile ;
 La maison est à vous ; gardez-vous d'en sortir ;
 Et priez seulement Ninon d'en déguerpir.
 Par mille éclats fâcheux la maison profanée
 Quand vous y vivrez seul, sera purifiée,

D 2

Et je pourais bien même, y loger avec vous.

GOURVILE *l'aîné.*

Cet honneur me serait bien utile & bien doux;
 Mais je ne me sens pas l'ame encor assez forte
 Pour chasser une femme & la mettre à la porte;
 C'est un acte pieux: mais l'honneur a ses droits
 Et vous savez, monsieur, tout ce que je lui dois.
 Pourai-je sans rougir dire à ma bienfaitrice,
 Sortez de la maison, & rendez-vous justice.
 Cela n'est-il pas dur?

M. GARANT:

Un tel ménagement

Et bien louable en vous, & m'émeut puissamment,
 Ce scrupule d'abord a barré mes idées;
 Mais j'ai considéré qu'elles sont bien fondées.
 Le désordre est trop grand. Votre propre danger
 A la faire sortir a dû vous engager.
 Déjà plus d'une fois ici ma conscience
 Sur elle & votre frère eût rompu le silence;
 Mais j'ai cru vous devoir quelque ménagement;
 Je n'en puis plus garder sur ce dérèglement.

GOURVILE *l'aîné.*

Voilà donc la raison de cette préférence
 Qu'on lui donnait sur moi.

M. GARANT:

Sentez la conséquence;

GOURVILE *l'aîné.*

Je n'aurais pu jamais la deviner sans vous.
 Les vilains !... Grace au ciel je n'en suis point jaloux!

Je n'imaginai pas qu'un si grand fou dût plaire.

M. GARANT.

Les fous plaisent par fois.

GOURVILE *l'aîné*

Ah ! j'en suis en colère

Pour la philosophie.

M. GARANT.

Il faut premièrement

Détourner de nous tous ce scandale impudent ;

Mais avec l'air honnête, avec toute décence,

Avec tous les dehors que veut la bienséance. . . .

Pour bien faire. . . . Ecoutez. . . . vendez-moi la maison, . . .

Ou bien passez-moi. . . . là. . . . quelque donation,

Un acte bien secret que je pourai vous rendre.

Armé de cet écrit je puis tout entreprendre.

Je ne m'emparerai que de votre logis,

Et vous aurez vos droits sans être compromis.

GOURVILE *l'aîné*.

Cette idée est profonde. . . . Il a raison. Les sages

Sur le reste du monde ont de grands avantages.

Je signerai demain.

M. GARANT.

Ce soir votre cadet

Reviendra vous braver comme il a toujours fait.

Tout se moque de vous, laquais, cocher, servante ;

Ils traitent la vertu de chose impertinente.

GOURVILE *l'aîné*.

Que faut-il faire donc ?

M. GARANT.

Toujours un Marguillier

A soin d'avoir en poche encre, plume & papier.

Pour la donation deux lignes d'écriture
Suffiront ; il n'y faut que votre signature.

Voulez-vous mon genou ? (*Il leve son genou.*)

GOURVILE (*en écrivant.*)

Je signe aveuglément,

Et crois n'avoir jamais rien fait de si prudent.

M. GARANT.

Je rédigerai tout dès ce soir par notaire.

GOURVILE *l'aîné.*

Vous êtes, je le vois, très-actif en affaire.

M. GARANT.

Vous pouvez du logis sortir dès-à-présent.

GOURVILE *l'aîné.*

Oui !

M. GARANT.

Donnez-moi la clef de votre appartement.

GOURVILE *l'aîné.*

La voilà,

M. GARANT.

Sortez donc, allez chez ma cousine.

GOURVILE *l'aîné.*

Où, chez madame Aubert, notre chère voisine ?

M. GARANT.

Oui, nous ferons ensemble un diner familial.

GOURVILE *l'aîné.*

Très-Volontiers.

M. GARANT.

Elle est la perle du quartier

Il est dans sa maison de doctes assemblées

Des conversations utiles & réglées.

Il y doit aujourd'hui venir quelques docteurs ;

Des savants pleins de grec, de brillants orateurs ;

Avec quelques abbés, gens de l'académie ;
 Tout pétris d'éloquence & de philosophie.

GOURVILE *l'aîné.*

Et c'est-là justement tout ce qu'il me fallait ;
 Vous m'avez découvert ce que mon cœur voulait ;
 Vous me faites penser ; vous êtes mon socrate,
 Votre amitié, vos soins, vos conseils, tout me flatte ;
 Me voilà dans mon centre.

M. GARANT.

On n'est jamais heureux
 Qu'avec des gens savants, & sur-tout vertueux.
 Chez ma cousine Aubert, mon fils, allez vous rendre ;
 Je ne me ferai pas, je crois, longtems attendre.

GOURVILE *l'aîné.*

J'y vais.

S C E N E I V.

NINON, M. GARANT, GOURVILE *l'aîné.*

NINON (*à Gourville,*)

AH ah ! monsieur, vous sortez donc enfin ;
 Vous vous humanisez ! & votre noir chagrin
 Cède au besoin qu'on a de vivre en compagnie.
 Le plaisir sied très-bien à la philosophie.
 La solitude accable & cause trop d'ennui.
 Eh bien ! où comptez-vous de dîner aujourd'hui ?

GOURVILE *l'aîné.*

Avec des gens de bien, madame.

Eh mais... j'espère

Que ce n'est pas avec des fripons.

GOURVILE *l'aîné.*

Au contraire.

NINON.

Et vos convives font ?

GOURVILE *l'aîné.*

Des docteurs très-savants ;

NINON.

On en trouve, en effet, de fort honnêtes gens ;
Et chez qui la vertu n'offre rien que d'aimable,GOURVILE *l'aîné.*

L'heure presse ; avec eux je vais me mettre à table ;

NINON.

Allez, c'est fort bien fait.

S C E N E V.

NINON ; M. GARANT ;

NINON.

QUELLE mauvaise humeur !

Il semble, en me parlant, qu'il soit rempli d'aigreur.
En savez-vous la cause ?

M. GARANT.

Eh oui, je suis sincère

La cause est en effet... son méchant caractère ;

NINON.

Je savais qu'il était & bizarre & pédant ;

Mais je ne croyais pas qu'il eût le cœur méchant.

M. GARANT.

C O M É D I E.

33

M. GARANT.

Allez, je m'y connais : vous pouvez être sûre
Qu'il n'est point d'ame au fond plus ingrate, & plus dure,

N I N O N.

Il est vrai qu'en effet, de mon petit présent
Il n'a pas daigné faire un seul remerciement.
Mais c'est distraction, manque de savoir vivre :

Et pour l'instruire mieux, le monde est un grand livre;

M. GARANT.

Je vous dis que son cœur est pour jamais gâté,
Endurci, gangrené, méchant... au mal porté,
Faux... avec fausseté. Ses allures secrettes,
Sombres....

N I N O N *riant.*

Vous prodiguez assez les épithètes;

M. GARANT.

Il ne peut vous souffrir. Il vient de s'engager
A vendre sa maison pour vous en déloger.
Vous en riez.

N I N O N.

La chose est elle bien certaine ?

M. GARANT.

J'en suis témoin : j'ai vu cet effet de sa haine ;
J'en ai vu l'acte en forme au notaire porté.
C'est l'usage qu'il fait de sa majorité.
Quel homme !

N I N O N.

Ce n'est rien : n'en foyez point en peine;

Cela s'ajustera

M. GARANT.

Craignez tout de sa haine;

N I N O N.

Ce mauvais procédé ne lui peut réussir.

M. GARANT.

De cette ingratitude il faut le bien punir;

E

Qu'il sorte de chez vous.

N I N O N.

Peut-être il le mérite!

M. G A R A N T.

Pour moi je l'abandonne, & je le déshérite.

De ses cent mille francs, il n'aura, ma foi, rien.

N I N O N.

S'ils dépendent de vous, monsieur, je le crois bien!

M. G A R A N T.

Que nous sommes à plaindre! un bon ami nous laisse

De ses deux chers enfans à guider la jeunesse;

L'un est un garnement, turbulent, effronté,

Désespéré, perdu, dans le vice empâté.

L'autre est fourbe, perfide, ingrat, atrabilaire;

Dur, méchant, . . . de tous deux il faudra nous défaire

N I N O N.

Me le conseillez-vous?

M. G A R A N T.

Ce doit être l'avis

De tous les gens d'honneur, & de vos vrais amis:

Prenez un parti sage. . . Ecoutez. . . cette caisse

Dont vous avez tantôt fait si prompte largesse,

Était-elle bien pleine autrefois?

N I N O N.

Jusqu'au bord!

De notre ami défunt c'était le coffre fort.

Vous le savez assez.

M. G A R A N T.

Selon que je calcule;

Vous avez amassé justement, sans scrupule,

Un bien considérable, une fortune &

Non;

Mais mon bien me suffit pour tenir ma maison;

M. G A R A N T.

Des gens considérés, même en place importante ;
Sont liés avec vous d'une amitié constante ;
Et si vous le vouliez vous pourriez quelque jour
Faire beaucoup de bien vous produisant en cour.

N I N O N.

A la cour ! moi ? monsieur, que le ciel m'en préserve !
Si j'ai quelques amis il faut avec réserve
Ménager leurs bontés, craindre d'importuner ;
Ne les point avertir de nous abandonner.

Pour garder son crédit, monsieur, n'en usons guères.

M. G A R A N T.

Il le faut réserver pour les grandes affaires ;
Pour les grands coups, madame. Oui, vous avez raison ;
Et votre sentiment est ici ma leçon.

Je voudrais . . . Je me sens embarrassé, peut-être
Assez mal à propos, plus que je ne dois l'être ;
Je voudrais revenir sur un certain discours,
Que vous avez eu l'air d'interrompre toujours ;
Souffrez qu'enfin ici j'en fasse l'ouverture ;
Pleine de confiance, & d'une amitié pure.
Je vis honnêtement ; mais avec plus d'argent
Je ferais plus de bien.

N I N O N.

Je le crois bonnement.

M. G A R A N T.

Il nous faut un état. Vous êtes de mon âge ;
Je suis aussi du votre.

N I N O N.

Oui ; mais le mariage

E 2

Ne convient point du tout à mon humeur; je croi
Par cent bonnes raisons qu'il n'est pas fait pour moi.
Pour changer, il faudrait qu'une très-grande aisance
Parût à ma vieillesse assurer l'opulence.

M. GARANT.

Eh je viens vous l'offrir; de nos biens rassemblés
Loin de ces deux marmots du logis exilés,
Les deux cent mille francs croissant notre fortune
Entraient de plein saut dans la masse commune.
Vous pourriez employer votre art persuasif
À nous faire obtenir un poste lucratif.
Vous seriez dans le monde avec plus d'importance;
Il faut que le crédit augmente votre aisance.
Et si vous le vouliez, j'aurais par ce canal
Un fortuné brevet de fermier général.
Nous ferions en secret mille bonnes affaires
Qui produiraient beaucoup en ne nous coutant guères.
Et votre rare esprit tout bas se moquerait
De tout le genre humain qui vous respecterait. . . .
Vous ne répondez rien.

N I N O N:

C'est que je considère
Avec maturité cette sublime affaire. . . .
Vous voulez m'épouser?

M. GARANT.

Sans doute: je voudrais
Payer de tout mon bien tant d'aimables attrails.
C'est à quoi j'ai pensé dès que mon sort prospère
De deux cent mille francs me nomma légataire.

N I N O N:

Vous m'aimez donc un peu?

M. G A R A N T.

J'ai combattu longtems
 Les inspirations de ces desirs puissants.
 Mais en les combinant avec justesse extrême,
 En m'examinant bien, comptant avec moi-même;
 Calculant, rabatant, j'ai vu pour résultat
 Qu'il est tems, en effet, que vous changiez d'état.
 Que nous nous convenons, & qu'un amour sincère;
 Soutenu par le bien ne doit pas vous déplaire.

N I N O N.

Je ne m'attendais pas à cet excès d'honneur.
 Peut-être on vous a dit qu'elle était mon humeur.
 J'eus longtems pour l'hymen un peu de répugnance;
 Son joug effarouchait ma libre indépendance;
 C'est un frein respectable: & si je l'avais pris,
 Croyez que ses devoirs auraient été remplis.
 Je fis dans ma jeunesse un tant soit peu légère.
 Je n'avais pas alors le bonheur de vous plaire.

M. G A R A N T.

Madame; croyez-moi, tout ce qui s'est passé
 Fait peu d'impression sur un esprit sensé;
 Ces bagatelles-là n'ont rien qui m'intimide;
 Je vais droit à mon but, & je pense au solide.

N I N O N.

Eh bien, j'y pense aussi; vos offres à mes yeux
 Présentent des objets qui sont bien spécieux.
 Il est vrai qu'on pourrait m'imputer par envie
 Je ne sais quoi d'injuste, & quelque hypocrisie.

M. G A R A N T.

Eh mon Dieu, c'est par-là qu'on réussit souvent;
 Cette monnaie est fausse; elle a du cours pourtant;

Que me font après tout les enfans de Gourville ?
 Rien que des étrangers à qui je fus utile.
 Il faut l'être à nous seuls : & songer en effet
 Que pour ces étrangers vous en avez trop fait.

N I N O N.

J'admire vos raisons, & j'en suis pénétrée.

M. G A R A N T.

Ah ! je me doutais bien que votre ame éclairée ;
 En sentirait la force & le vrai fondement,
 Le poids.

N I N O N.

Oui, tout cela me pèse infiniment.

M. G A R A N T.

Vous vous rendez ?

N I N O N.

Ce soir vous aurez ma réponse ;
 Et devant tout le monde il faut que je l'annonce.

M. G A R A N T.

Ah ! vous me ravissez. Je n'ai parlé d'abord
 Que de vos intérêts qui me touchent si fort.
 Mais si vous connaissiez quel effet font vos charmes ;
 Vos beaux yeux, votre esprit ! quelles puissantes armes ;
 M'ont ôté pour jamais ma chère liberté,
 De quel excès d'amour je me sens tourmenté !

N I N O N.

Mon Dieu, finissez donc, vous me tournez la tête ;
 Sortez. . . n'abusez point de ma faible conquête.

Mais revenez bientôt.

M. GARANT.

Vous n'en pouvez douter;

NINON.

J'y compte:

M. GARANT.

Sur mon cœur daignez toujours compter. . .

Ne trouvez-vous pas bon que j'amène un notaire

Pour terminer plutôt cette divine affaire ?

NINON.

Un notaire ? . . . mais . . . oui . . . Vos desseins concertés

Ne sauraient, à mon sens, être trop constatés,

M. GARANT.

Nes faits sont convenus ?

NINON.

Oui-da.

M. GARANT.

Notre fortune

Sera, par la coutume, à tous les deux commune;

NINON.

Plus vous parlez, & plus mon cœur se sent lier;

M. GARANT.

Adieu, belle Ninon.

NINON.

Adieu, cher Marguillier;

S C E N E V I.

N I N O N *seule.*

QUEL homme méprisable! & quelle ame de boue!
 Il ne s'aperçoit pas seulement qu'on le joue.
 Enfveli qu'il est dans ses desseins honteux
 Il n'en peut discerner le ridicule affreux.
 J'ai vu de ces gens-là qui se croyaient habiles
 Pour avoir quelque tems trompé des imbéciles;
 Dans leurs propres filets bientôt envelopés,
 Le monde avec plaisir voit les dupeurs dupés.
 On peint l'amour aveugle: il peut l'être sans doute;
 Mais l'intérêt l'est plus, souvent il ne voit goutte.
 Vouloir toujours tromper est un malheureux lot.
 Qui, quoiqu'on puisse dire, un fripon n'est qu'un lot;

Fin du second Acte.

ACTE

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, PICARD.

LISETTE.

EH bien, Picard, fais-tu la plaisante nouvelle ?

PICARD.

Je n'ai jamais rien sçu le premier. Quelle est-elle ?

LISETTE.

Notre maîtresse, enfin, s'en va prendre un mari ;

PICARD.

Oui-da ! j'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

Ah ! c'est donc pour cela que madame est sortie !

C'est pour se marier ? ... J'ai souvent même envie ;

Tu le fais : & je crois que nous devons tous deux

Suivre un si digne exemple.

LISETTE.

Ah ! Picard, ces beaux nœuds

Sont faits pour les messieurs qui sont dans l'opulence ;

Peu de chose avec rien ne fait pas de l'aïfance ;

Et nous sommes trop gueux, Picard, pour être unis ;

Le mari de madame aujourd'hui m'a promis

De faire ma fortune.

PICARD.

Est-il bien vrai, Lisette ?

LISETTE.

Et je t'épouserai, dès qu'elle sera faite.

E

LE DÉPOSITAIRE,
PICARD.

Bon ! attendons-nous y ? ... Quand le bien te viendra
D'autres amans viendront : tu me planteras-là.
Des filles de Paris je connais trop l'allure ;
Elles n'épousent point , Picard.

L I S E T T E.

Vas, je te jure

Que les honneurs chez moi ne changent point les mœurs ;
Je t'aime , & je ne puis être contente ailleurs ,

P I C A R D.

Allons ; il faudra donc se résoudre d'attendre.
Et quel est ce monsieur que madame va prendre ?

L I S E T T E.

La peste ! c'est un homme extrêmement puissant
Marguillier , receveur , ayant beaucoup d'argent
Sur son large visage on voit tout son mérite ;
Homme de bon conseil , & qui souvent hérite
De gens qui ne sont pas seulement ses parens.
Il a toujours , dit-on , vécu de ses talens ;
On le voit consulté dans toutes les familles.
Il peut faire aisément beaucoup de bien aux filles.
C'est ce monsieur Garant qui vient dans la maison.

P I C A R D.

Bon ! l'on m'a dit à moi qu'il est gueux & fripon ;

L I S E T T E.

Mais quand cela serait ? Cette friponnerie
N'empêche pas , je crois , qu'un homme se marie ;
Il m'a promis beaucoup.

P I C A R D.

Plus qu'il ne te tiendra. : : :

Quoi ! c'est lui qu'aujourd'hui madame épousera ?

L I S E T T E.

Rien n'est plus vrai, Picard.

P I C A R D.

C'est lui que madame aime ?

L I S E T T E.

Je n'en saurais douter.

P I C A R D.

Qui te l'a dit ?

L I S E T T E.

Lui-même.

J'ai, de plus, entendu des mots de leurs discours ;

Picard, ils se juraient d'éternelles amours.

Pour revenir bientôt ce monsieur l'a quittée ;

Et madame aussitôt en carosse est montée.

P I C A R D.

Mon Dieu ! comme en amour on va vite à présent !

Je ne l'aurais pas cru ; rapport que j'ai souvent

Entendu ma maîtresse avec un beau langage

Se moquer en riant des loix du mariage.

L I S E T T E.

Tout change avec le tems ; on ne rit pas toujours ;

On devient sérieux au déclin des beaux jours.

La femme est un roseau que le moindre vent plie ;

Et bientôt il lui faut un soutien qui l'appuie.

P I C A R D.

A quand donc notre nôce ?

L I S E T T E.

Oh ; nous attendrons bien

Que madame ait choisi Garant pour son soutien.

P I C A R D.

Mais que va devenir Gourville avec son frère ?

L I S E T T E.

Je pense que l'aîné va dans un monastère ;

F 2

44 LE DÉPOSITAIRE;

L'autre sera, je crois, cornette ou lieutenant.
Chacun suit son instinct; tout s'arrange aisément.

PICARD.

Je ne fais; mon instinct me dit que ces affaires
Ne s'arrangeront point ainsi que tu l'espères.

LISETTE.

Pourquoi? Pour en douter quelles raisons as-tu?

PICARD.

Je n'ai point de raisons, moi: j'ai des yeux; j'ai vu
Que lorsqu'on veut aux gens assurer quelque chose,
On se trompe toujours; je n'en fais point la cause.
J'ai vu tant de messieurs qui, pour tes doux apas
Disaient qu'ils reviendraient, & ne revenaient pas.

LISETTE.

Quoi! maroufle, insolent!

PICARD.

A ton tour, ma mignone!

Jamais en promettant n'as-tu trompé personne?

LISETTE.

Hem?

PICARD.

Ne te fâche point; allons faire le lit
De Gourville l'aîné tandis qu'il est parti;
Tenons la chambre propre; allons, la nuit approché.

LISETTE.

Bon! ce monsieur Garant a la clef dans sa poche.

PICARD.

Diable! il est donc déjà maître de la maison;
Et ce grand mariage est donc fait tout de bon?

LISETTE.

Ne te l'ai-je pas dit! Madame avec mystère
A dit à son cocher... cocher, chez le notaire.
Ils sont allez signer.

P I C A R D.

Oui, je comprends très-bien
Que l'affaire est conclue; & je n'en croyais rien.

L I S E T T E.

Un excellent souper, qu'un grand traiteur aprête;
Ce soir, de ces beaux nœuds doit célébrer la fête;
Les amis du logis y seront invités.

P I C A R D.

Tant mieux; nous danserons. Plaisirs de tous côtés!
Mais que va devenir notre aîné de Gourvile?
Il était si posé, si sage si tranquille,
Lui-même se servant, n'exigeait rien de nous
Fort dévôt, cependant d'un naturel très-doux:
Où donc est-il allé?

L I S E T T E.

C'est chez notre voisine;
Comme lui très-austère & de Garant cousine
On m'a dit qu'il y dîne avec quelque docteur.

P I C A R D.

Oh c'est un grand savant, il lit tous les auteurs.

S C E N E I I I.

L I S E T T E, P I C A R D, G O U R V I L E *l'aîné.*

L I S E T T E.

GO U R V I L E vient ici

P I C A R D.

Pour la nôce peut-être!

L I S E T T E.

Ah! comme il a l'air triste!

P I C A R D.

Oui, je crois reconnaître



46 LE DÉPOSITAIRE,
Qu'il est bien affligé.

L I S E T T E.

Quelles contorsions!

G O U R V I L E (*dans le fond.*)
O ciel! ô juste ciel!

P I C A R D.

C'est des convulsions.

G O U R V I L E.

Je voudrais être mort.

L I S E T T E.

Il a des yeux funestes:

P I C A R D.

C'est d'un vrai possédé les regards & les gestes:

(*Gourville s'avance.*)

G O U R V I L E (*s'affied.*)

Je ne puis me tenir. Ah! Lisette, écoutez

Mes fautes, mes malheurs & mes indignités:

(*Ils se mettent à ses côtés en allongeant le cou, &
en faisant des mines comiques.*)

P I C A R D.

Écoutons bien.

L I S E T T E.

Mon Dieu! que ce début m'étonne!

G O U R V I L E.

Voulant rester chez moi, monsieur Garant me donne

Chez la discrète Aubert, rendez-vous à diner,

Avec lui, me dit-il, il y doit amener

Bientôt quelques docteurs tous savans personnages;

Parfaits chez les parfaits, sages entre les sages.

J'y vais. Madame Aubert était encor au lit.

Monsieur Aubert tout seul près de moi s'établit;

Me propose un tric-trac, en attendant la table.

J'avais pour tous les jeux une haine effroyable;

Et cependant je joue.

L I S E T T E.

Eh bien, jusqu'à présent

La chose est très-commune, & le mal n'est pas grand.

G O U R V I L E.

Je gagne; j'y prends goût. De partie en partie;

Je ne vois point venir la docte compagnie;

La chance tourne alors. Enfin le sort fait tant

Qu'ayant perdu bientôt tout mon argent comptant;

Je redois mille écus encor sur ma parole.

L I S E T T E.

De ces petits chagrins un sage se console.

G O U R V I L E.

Ah! ce n'est rien encor. . . . Garant à son cousin

Ecrit que les docteurs ne viendront que demain;

Et qu'il l'attend chez lui pour affaire pressante;

Aubert me fait excuse, Aubert me complimente;

Il sort; je reste seul; je n'osais demeurer;

Et dans notre maison j'étais prêt à rentrer.

Madame Aubert paraît avec un air modeste;

Bien coëffée en cheveux, un déshabillé leste;

Un négligé brillant, mais qui paraît sans art:

On a diné par-tout, me dit-elle, il est tard;

Je vous proposerais de diner tête-à-tête;

Mais je vous ennuierais, j'accepte cette fête:

Le repas était propre & très-bien ordonné

Elle avait d'un vin grec dont je me suis donné;

L I S E T T E.

Vous avez oublié votre philosophie?

G O U R V I L E.

Hélas! oui. Ce vin grec l'a rendait plus jolie!

Madame Aubert tenait des propos enchanteurs

Que je n'ai jamais lus dans tous mes vieux auteurs;

Je l'écoutais parler, je l'a voyais sourire,
 Avec un agrément que l'on ne peut décrire.
 Le poison le plus doux dans mes veines glissait;
 J'étais hors de moi-même; elle s'attendrissait.
 Nous nous attendrissions. Monsieur Aubert arrive.
 Madame Aubert s'enfuit, a l'air d'être craintive. . . .
 Comme une femme enfin prise avec un amant:
 Moi, neuf en pareil cas, que faire en ce moment?
 Aubert est un brutal; & craignant quelque esclandre;
 J'ai pris, sans dire un mot, le parti de descendre,
 Je sors, en maudissant les Auberts, les Garants,
 Et donnant de bon cœur au diable les savants.
 Ah! Lisette, ah! Picard, le sage est peu de chose!

PICARD.

Oui, je le croirais bien.

LISETTE:

Quelle métamorphose!

GOURVILE.

Après ce que je viens de faire & d'effuyer
 Comment revoir jamais monsieur le Marguillier?
 Comment revoir madame?

PICARD:

Oh! madame est très-bonne!

LISETTE.

Toujours aux jeunes gens, monsieur, elle pardonne!

GOURVILE.

Comment revoir mon frère, après l'avoir traité
 Avec tant de hauteur & de sévérité?

SCENE

SCÈNE III.

GOURVILE *l'aîné*, GOURVILE *le jeune* ;
LISETTE, PICARD.

Le jeune GOURVILE.

AH ! mon frère ! ah Lisette !

LISETTE.

Eh bien ?

Le jeune GOURVILE (à Lisette.)

Ma chère amie ;

Dans ce danger terrible aide-moi , je te prie.

GOURVILE *l'aîné.*

Mon frère , je rougis , & je pleure à vos yeux ;

Le jeune GOURVILE.

Mon frère , pardonnez ce petit tour joyeux.

(À Lisette à part.)

Lisette , écoute-moi ; la petite Sophie

Vient de fuir chez madame , & je te la confie ;

Sous sa protection elle vient se placer ,

Pour éviter l'hymen , où l'on veut la forcer ;

Mais sur-tout prends bien garde au moins qu'on ne la voie ;

Pour la faire sortir nous aurons une voie.

GOURVILE *l'aîné.*

O ciel ! madame Aubert serait dans la maison !

Elle a donc pris pour moi , bien de la passion !

Ah ! de grace , oublie ma sottise éfroyable.

Le jeune GOURVILE.

Ah ! passez-moi ma faute , elle est très-excusable.

Lisette , à mon secours.

PICARD.

Eh, mon Dieu ! ces gens-ci

Sont tous devenus sous, Qu'a-t-on donc fait ici ?

G

(Lisette s'entretient avec Gourville le jeune.)

GOURVILLE l'aîné.

Est-ce une illusion ? est-ce un tour qu'on me joue ?

Quels docteurs j'ai trouvés ! je me tâte , & j'avoue

Que je suis confondu , que je n'y comprends rien.

Le jeune GOURVILLE (à Lisette, il lui parle à l'oreille.)

Picard garde la porte. . . & toi. . . tu m'entends bien.

L I S E T T E.

J'y vais ; comptez sur moi.

Le jeune GOURVILLE (à Lisette.)

Par ton seul savoir faire

Tu sauras amuser & le père & la mère.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi ! ses parens encor ont l'obstination

De me poursuivre ici pour réparation ?

Le jeune GOURVILLE.

Hélas ! j'en suis honteux.

GOURVILLE l'aîné.

C'est moi qui meurs de honte.

Le jeune GOURVILLE.

Mais elle échappera par une fuite prompte ,

Et Lisette saura la mettre en sûreté.

De grace , mon cher frère , ayez tant de bonté

Que de lui pardonner ce petit artifice.

GOURVILLE l'aîné.

Quel galimatias ?

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'était pas malice ,

C'est un trait de jeunesse au fond très-innocent ;

GOURVILLE l'aîné.

Vous êtes pour madame Aubert bien indulgent !

Le jeune GOURVILLE.

Quelle madame Aubert ! mon frère , je vous jure

Que nul dans ce quartier n'a sçu mon aventure.

Que dites-vous ? je vois le contraire : comment ?....

Le jeune GOURVILE.

Il ne s'est rien passé qui ne fut très-décent.

GOURVILE l'ainé.

Ah ! vous êtes trop bon.

Le jeune GOURVILE.

Toujours tendre & fidelle

Je cours la consoler, & je répondrai d'elle.

(Il sort.)

GOURVILE l'ainé.

Mon frère est un bon cœur ; il oublie aisément ;

Mais de ce qu'il m'a dit pas un mot ne s'entend....

Quel est cet homme en robe ?

SCÈNE IV.

GOURVILE l'ainé, l'Avocat *PLACET*, en robe ;

L'Avocat PLACET, *(toujours d'un ton empesté ,
& se rengorgeant.)*

ON m'a dit par la Ville
Que je dois m'adresser à monsieur de Gourville.
Des Gourviles l'ainé.

GOURVILE.

Très-humble serviteur :

L'Avocat PLACET.

Tout prêt à vous servir.

GOURVILE.

C'est sans doute un docteur

Que pour me consoler monsieur Garant m'envoie.

L'Avocat PLACET.

Je suis docteur en droit.

GOURVILE.

J'en ai bien de la joie.

Je les révère tous.

LE DÉPOSITAIRE;

L'Avocat P L A C E T.

Au barreau du palais

Depuis deux ans je plaide avec quelque succès.

G O U R V I L E.

Contre le traître Aubert plaidés donc, je vous prie;

Et vengez-moi, monsieur, de sa friponnerie.

L'Avocat P L A C E T.

Je ferai tout pour vous. Vous pouvez au parquet

Vous informer du nom de l'Avocat Placet.

G O U R V I L E.

Si vous voulez, monsieur, vous charger de ma cause. . .

L'Avocat P L A C E T.

Vous devez être instruit. . .

G O U R V I L E.

En deux mots je l'expose. . .

L'Avocat P L A C E T.

J'ai dès-longtems, en vue un établissement;

Et j'avais demandé mademoiselle Armant;

Pour elle vous savez, monsieur, quelle est ma flamme;

G O U R V I L E.

Non; mais un Avocat fait bien de prendre femme;

Pour se défennuyer, quand il a travaillé.

L'Avocat P L A C E T.

Vous me privés d'icelle; & vous m'avez baillé

Par vos productions bien de la tablature.

G O U R V I L E.

Qui! moi, monsieur?

L'Avocat P L A C E T.

Vous même; & votre procédure

Par madame sa mère est remise en mes mains.

On a surpris, monsieur, vos papiers clandestins;

Vos mislives d'amour & tous vos beaux mystères;

Colorés d'un vernis de maximes austères.

A nos yeux clair-voyans le poison s'est montré.

G O U R V I L E.

Je veux être pendu, je veux être enterré

Si j'ai jamais écrit à cette demoiselle ;

Et si j'ai jamais eu le moindre goût pour elle.

L'Avocat P L A C E T.

On renia toujours, monsieur, les vilains cas.

Mademoiselle Armand ne vous ressemble pas ;

Elle a tout avoué.

G O U R V I L E.

Quoi ?

L'Avocat P L A C E T.

Que votre éloquence

Avait voulu tromper sa timide innocence.

G O U R V I L E.

Ah ! c'est une coquine ; & je ferai serment

Que nul n'est plus menteur que cette fille Armand.

L'Avocat P L A C E T.

Les sermens content peu, monsieur, aux hypocrites ;

Et chez madame Aubert vos secretes visites,

Ces excès, dont par-tout vous êtes accusé. . . .

G O U R V I L E.

Moi !

L'Avocat P L A C E T.

Vous ! tout le quartier en est scandalisé :

On connaît les dangers de votre caractère.

G O U R V I L E.

Juste ciel !

L'Avocat P L A C E T.

Poursuivons. . . Vous connaissez la mère ?

G O U R V I L E.

Qui donc ?

L'Avocat P L A C E T.

Madame Armand.

G O U R V I L E.

Je sais qu'en ce logis

Elle vient quelquefois ; mais je vous avertis

54 L É D É P O S I T A I R E ;

Que je n'ai jamais eu la plus légère envie
D'elle, ni de sa fille ; & très-peu me soucie.
De la famille Armand.

L'Avocat P L A C E T.

Vous savez sur l'honneur
Combien elle est terrible, & quelle est son humeur ;

G O U R V I L E.

Je n'en fais rien du tout.

L'Avocat P L A C E T.

Au choix de ma personne

Justement résolu, à sa fille elle ordonne
De rompre tout commerce avec vous, & demain
D'être prête à l'autel pour recevoir ma main ;
Cet ordre positif l'a soudain décidée ;
Du logis maternel elle s'est évadée.
On dit qu'elle est chez vous ; & je m'en doute bien.
Monsieur, il faut la rendre ; & ma femme est mon bien.
Je vous rapporte ici vos lettres ridicules ,
Où vous parlez toujours de vertus, de scrupules.
Rendez-moi sur le champ ses petits billets doux ;
Que tout ceci se passe en secret entre nous ;
Et ne me forcés point d'aller à l'audience
Faire rougir Messieurs de votre extravagance !

G O U R V I L E.

Le diable vous emporte & vous & vos billets ;
Vous me feriez jurer. . . Non, je ne vis jamais
Une si détestable & si lourde imposture.

L'Avocat P L A C E T (*d'un ton ridicule de déclamation.*)

Vous êtes donc, monsieur, ravisseur & parjure ?

G O U R V I L E.

Allez, vous êtes fou.

L'Avocat P L A C E T.

J'avais l'attention

De ménager céans la réputation,

De l'objet que mon cœur destinait à ma couche;
 Mais, puisque vous niez, puisque rien ne vous touche;
 Que dans le crime enfin vous êtes endurci,
 Adieu, monsieur; bientôt vous me verrez ici;
 Je viendrai vous y prendre en bonne compagnie.
 Les loix savent punir ces excès d'infamie;
 Et vous verrez s'il est un plus énorme cas
 Que d'oser se jouer aux femmes d'Avocats. *(Il sort.)*

S C E N E V.

GOURVILE *seul.*

QUE voilà pour m'instruire une bonne journée!
 J'étais charmé de moi. Ma sagesse obstinée
 Se complaisait en elle; & j'admirais mon vœu
 De fuir l'amour, le vin, les querelles, le jeu.
 J'ai fort bien réussi! je crois que mes bêtises
 Des plus grands libertins égaleront les sottises;
 Je suis, sans avoir tort, de tout point confondu;
 C'est-là payer l'amende, ayant été battu.
 Un bavard d'Avocat dans cette conjoncture
 Veut me persuader que j'ai pris sa future;
 Et me vient menacer d'un procès-criminel.
 Garant peut me tirer de cet état cruel;
 Garant ne paraît point; il me laisse, il emporte
 Jusqu'aux clefs de ma chambre, & je reste à la porte;
 N'osant, dans mes terreurs, ni fuir, ni demeurer.
 O sagesse! à quel sort as-tu pu me livrer!
 Voilà donc le beau fruit d'une étude profonde!
 Ah! si j'avais appris à connaître le monde,
 Je ne me verrais pas au point où je me voi.
 Mon libertin de frère est plus sage que moi.

S C E N E V I.

GOURVILLE *l'aîné*, PICARD.GOURVILLE *l'aîné*.

QUI frappe à coups pressés? Quel bruit, quel tintamare?
 Que fait-on donc la bas? Est-ce un nouveau bagare?
 Est-ce ce traître Aubert qui me vient harceler
 Pour mille écus comptant qu'on m'a fait stipuler?

PICARD (*accourant.*)

Ah! cachez-vous.

GOURVILLE.

Quoi donc?

PICARD.

Une mère affligée

Qui vient redemander une fille outragée....

GOURVILLE:

La mère encor? O ciel!...

PICARD.

Un mari pris de vin

Qui prétend boire ici du soir jusqu'au matin,
 Et qui dit qu'il boira jusqu'à ce qu'on lui rende
 Sa belle & chère enfant que sa femme demande.
 Tout retentit des cris de la dame en fureur;
 Ses regards seulement m'ont fait trembler de peur.
 Et pour son premier mot elle m'a fait entendre
 Qu'elle venait céans pour nous faire tous pendre.

GOURVILLE.

Ah! cela me manquait.

PICARD:

Quelques bonnets quarrés

Pour y mieux parvenir sont avec elle entrés.
 Déjà l'on verbalise.

GOURVILLE:

Eh bien, que faut-il faire?

Où fuir? où me fourer?

PICARD.

Venez, j'ai votre affaire;

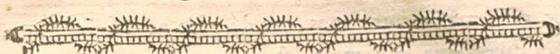
Je m'en vais vous tapir au fond du galetas.

GOURVILLE.

Ah! j'y cours me jeter de la fenêtre en bas.

Fin du troisième Acte.

ACTE



ACTE IV.

 SCENE PREMIERE.
 Le jeune GOURVILE, LISETTE.

Le jeune GOURVILE.

J'y songe, j'y resonge, & tout cela, Lisette;
 Me paraît impossible.

LISETTE.

Oui, mais la chose est faite;

Le jeune GOURVILE.

N'importe, mon enfant, qu'elle soit faite ou non,
 Ta maîtresse à ce point ne perd pas la raison.

LISETTE.

Bon! & je la perds bien moi, monsieur, moi qui raisonne
 Pour ce petit Picard.

Le jeune GOURVILE.

Picard passe, ma bonne;

Mais pour Garant, l'objet de son aversion,
 Un fat, un plat bourgeois, un ennuyeux fripon.

LISETTE.

Ah! la femme est si faible!

Le jeune GOURVILE.

Il est très-vrai, ma reine,

Vous passez volontiers de l'amour à la haine:
 Des exemples frapans le montrent chaque jour;
 Mais vous ne passez point du mépris à l'amour.

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira; mais j'ai quelques lumières,
 J'en fais autant que vous sur ces grandes matières,
 Un Auteur, grand ami de Madame Ninon,
 Qui dans mon jeune tems fréquentait la maison,

H

Et qui, même entre nous, eut du goût pour Lisette,
 Me disait que la femme est comme la girouette :
 Quand elle est neuve encor, à toute heure on l'entend ;
 Elle brille aux regards, elle tourne à tout vent,
 Elle se fixe enfin quand le tems l'a rouillée.

Le jeune GOURVILE.

De ta comparaison j'ai l'ame émerveillée,
 Fixe-toi pour Picard, rouille-toi, mon enfant.
 Ninon n'en fera rien pour notre ami Garant.

L I S E T T E.

La chose est pourtant sûre.

Le jeune GOURVILE.

Ouais ! Ninon marguillière !

L I S E T T E.

Croyez-le.

Le jeune GOURVILE.

Je le crois, & je ne le crois guères :

Mais on voit des marchés non moins extravagans,

Et Paris est rempli de ces événemens.

Aujourd'hui l'on en rit, demain on les oublie,

Tout passe & tout renaît ; chaque jour sa folie.

Mais quel train, quel fracas, quel trouble elle verra

Dans sa propre maison, lorsqu'elle y reviendra !

Comment sauver Armand, cette fille si chère ?

Que ferons-nous ici de mon benet de frère ?

Et du Jurisconsulte, & de madame Armand ?

L I S E T T E.

Ils ont déjà cherché dans chaque appartement,

Ils n'ont pu déterrer la petite Sophie.

Le jeune GOURVILE.

Au fond je suis fâché que mon espièglerie

Ait à mon frère aîné causé tant de tourment ;

Mais il faut bien un peu décaffer un pédant.

Ce sont là des leçons pour un grand philosophe.

Oui, mais madame Armand paraît d'une autre étoffe.
Elle est à craindre ici.

Le jeune GOURVILE.

Non tout s'apaisera;

Car enfin tout s'apaise : un cartaut suffira
Pour faire oublier tout au bon homme de père.
Et plus en ce moment sa femme est en colère,
Plus nous verrons bientôt s'adoucir son humeur.

S C E N E I I.

GOURVILE l'ainé pourfuiui par madame ARMAND;
monsieur ARMAND, l'Avocat PLACET, le jeune
GOURVILE, LISETTE, PICARD.

GOURVILE l'ainé (*courant.*)

AU secours!

Madame ARMAND (*courant après lui.*)

Au méchant!

Monsieur ARMAND (*courant après madame Armand.*)

Qu'on l'arrête.

L'Avocat PLACET (*courant après M. Armand.*)

Au voleur.

(*Ils font le tour du théâtre en pourfuiuant Gourvile l'ainé.*)

Ah! j'ai le nez cassé!

Madame ARMAND.

Je suis morte!

M. ARMAND.

Ah! ma femme!

Es-tu morte en éfet?

Madame ARMAND.

Non. . . Séducteur infâme,

Tu m'enlèves ma fille, impudent, loup-garou,
Et de la mère encor tu viens casser le cou.

LE DÉPOSITAIRE,
GOURVILLE l'ainé.

Eh madame, pardon!

Madame ARMAND.

Détestable hypocrite!

L'Avocat PLACET.

Race de débauché.

Madame ARMAND.

Cœur faux! plume maudite!

Tu me rendras ma fille, ou je t'étranglerai.

GOURVILLE l'ainé.

Hélas! je la rendrai sitôt que je l'aurai.

Madame ARMAND (*au jeune Gourville.*)

Tu m'insultes encor! . . . Et toi qui fus si sage,

Parle, as-tu pu souffrir un pareil brigandage?

Le jeune GOURVILLE.

Madame, calmez-vous. . . Monsieur, écoutez-moi;

M. ARMAND.

Volontiers: tu parais un très-bon vivant toi;

Je t'ai toujours aimé.

Le jeune GOURVILLE (*en riant.*)

Rassurez-vous, mon frère;

Vous, monsieur l'Avocat, éclaircissions l'affaire;

Entendons-nous.

M. ARMAND.

Parbleu, l'on ne peut mieux parler;

Il faut toujours s'entendre, & non se quereller.

Le jeune GOURVILLE.

Picard, apportez-nous ici sur cette table

De ce bon vin muscat.

M. ARMAND.

Il est fort agréable;

J'en boirai volontiers, en ayant bû déjà;

Asseyons-nous, ma femme, & pesons tout cela:

(*Il s'assied auprès de la table.*)

Madame ARMAND.

Je n'ai rien à peser : il faut que l'on commence
Par me rendre ma fille.

L'Avocat PLACET.

Oui, c'est la conséquence.

(Ils se rangent autour de M. Armand, qui reste assis.)

GOURVILLE l'aîné.

Reprenez-la par-tout où vous la trouverez ;
Et que d'elle & de vous nous soyons délivrés.

Madame ARMAND.

Eh bien, vous le voyez, encore il m'injurie,
L'éfronté dissolu!

Le jeune GOURVILLE (à part à son frère.)

Mon frère, je vous prie,

Gardons-nous de heurter ses préjugés de front.

GOURVILLE l'aîné.

Non, je n'y puis tenir, tout ceci me confond.

Le jeune GOURVILLE (prenant Mme. Armand à part.)

Madame, vous savez combien je suis sincère.

M. ARMAND.

Il n'est point frêlé.

Le jeune GOURVILLE :

Je ne saurais vous taire,

Que depuis quelque tems mon cher frère en éfet

Eut avec votre fille un commerce secret.

GOURVILLE l'aîné.

Ça n'est pas vrai.

Le jeune GOURVILLE (à son frère.)

Paix donc; c'est un commerce honnête,

Pur, moral, instructif pour bien régler sa tête,

Pour éloigner son cœur d'un monde décevant,

Et pour la disposer à se mettre en couvent.

M. ARMAND.

Mettre en couvent ma fille! oh le plaisant visage!

Madame ARMAND.

C'est un impertinent.

GOURVILE l'ainé.

Je vous dis...

Le jeune GOURVILE (faisant signe à son frère.)

Chut!

GOURVILE l'ainé.

J'enrage!

L'Avocat PLACET.

Cette excuse louable est d'un cœur fraternel ;
 Mais, monsieur, votre aîné n'est pas moins criminel.
 Tenez, monsieur, voilà ses missives infâmes,
 Et ses instructions pour diriger les âmes.

*(Il tire des lettres de dessous sa robe.)**Le jeune GOURVILE (prenant les lettres.)*

Prêtez-moi.

L'Avocat PLACET.

Les voilà.

Le jeune GOURVILE.

D'un esprit attentif

J'en veux voir la teneur & le dispositif.

L'Avocat PLACET.

Mais il faut me les rendre.

Le jeune GOURVILE.

Oui, mais je dois vous dire

Qu'avant de vous les rendre il me faudra les lire.

(Il met les lettres dans sa poche, madame Armand se jette dessus & en prend une.)

GOURVILE l'ainé.

Allez, ces lettres sont d'un faussaire.

Madame ARMAND *(à Gourville l'ainé.)*

Fripon,

Nieras-tu tes écrits? tiens, voici tout du long

Tes beaux enseignemens dont ma fille se coëffe.

Les voici.

L'Avocat P L A C E T.

Nous devons les déposer au grêfe.

Madame A R M A N D (*prenant des lunettes.*)

Écoute... *La vertu que je veux vous montrer
Doit plaire à votre cœur, l'échauffer, l'éclairer.
Votre vertu m'enchanté & la mienne me guide...*

Ah! je te donnerai de la vertu; perfide.

G O U R V I L E l'aîné.

Je n'ai jamais écrit ces sottises.

Le jeune G O U R V I L E (*versant à boire à M. Armand.*)

Voisin.

M. A R M A N D.

De la vertu!

Le jeune G O U R V I L E.

Voyons celle de ce bon vin.

(*à madame Armand.*)

Madame, goûtez-en.

Madame A R M A N D (*ayant bu.*)

Peste! il est admirable!

Le jeune G O U R V I L E (*à M. Armand.*)

Vous en aurez ce soir, mon cher, sur votre table.

On y porte un cartaut dont vous serez content.

M. A R M A N D.

Non, je n'ai jamais vu de plus honnête enfant.

Le jeune G O U R V I L E (*à l'Avocat Placet.*)

Et vous?

L'Avocat P L A C E T (*boit un coup.*)

Il est fort bon; mais vous ne pouvez croire

Qu'en l'état où je suis, je vienne ici pour boire.

Le jeune G O U R V I L E (*en présente à son frère.*)

Vous, mon frère.

G O U R V I L E l'aîné.

Ah! cessez vos ébats ennuyeux.

Plus vous paraissez gai, plus je suis sérieux.

64 LE DÉPOSITAIRE.

Après tant de chagrins & de tracasserie,
C'est une cruauté que la plaisanterie:
Dans ce jour de malheur, tout le quartier, je croi;
S'était donné le mot pour se moquer de moi.

(à madame Armand.)

Ma voisine, à la fin, vous voilà bien instruite
Que si votre Sophie est par malheur en fuite,
Ce n'était pas pour moi qu'elle a fait ce beau tour.
Ni vos yeux, ni les siens, ne m'ont donné d'amour.

Madame ARMAND.

Mes yeux, méchant!

GOURVILLE *l'aîné.*

Vos yeux. C'est une calomnie,
Un mensonge éfroyable inventé par l'envie.
Vous en raportez-vous au bon monsieur Garant?
Nous l'attendons ici de moment en moment.
Il connaît assez bien quelle est mon écriture;
Et dans sa poche même il a ma signature.
Il a jusqu'à la clef de mon appartement,
Où lui-même a laissé tout mon argent comptant.
Il me rendra justice.

Madame ARMAND.

Oh! c'est un honnête homme!

L'Avocat PLACET.

Un grand homme de bien.

Le jeune GOURVILLE.

Chacun ainsi le nomme.

Madame ARMAND.

Un homme franc, tout rond.

M. ARMAND.

L'oracle du quartier.

Le jeune GOURVILLE.

Madame, entre nous tous, je veux vous confier
Quelle est à ce sujet ma pensée,

M.

M. ARMAND (*en buvant & le regardant ensuite fixement.*)

Oui, confie.

Le jeune GOURVILLE.

Je crois que c'est chez lui que la belle Sophie
A couru se cacher pour fuir votre courroux,
Et pour qu'il la remit en grace auprès de vous.
Dans tout le voisinage il prend soin des affaires
Très-charitablement des filles & des mères.

Madame ARMAND.

Vraiment, l'avis est bon.

Le jeune GOURVILLE.

Mademoiselle Armand

A du cœur; elle pense, & n'est plus un enfant;
Vous l'avez souffletée, elle s'en est sentie
Un peu trop vivement, & puis elle est partie.
M. ARMAND (*toujours assis & le verre à la main.*)
C'est votre faute aussi, ma femme; & franchement,
Vous deviez avec elle agir moins durement,
Vous avez la main prompte, & vous êtes la cause
De tout notre malheur.

Le jeune GOURVILLE.

Mon Dieu, c'est peu de chose.

Allez, tout ira bien, . . . J'entends monsieur Garant,
Il revient, parlez-lui, mon frère, & promptement.
Sur tous les marguilliers on fait votre influence.
Déployez avec lui votre rare éloquence.

GOURVILLE l'aîné.

Que lui dire?

Le jeune GOURVILLE.

Vous seul pouvez persuader.

GOURVILLE l'aîné.

Persuader! eh quoi?

Le jeune GOURVILLE.

Tout va s'acomoder.

Comment !

Le jeune GOURVILLE.

Vous seul pouvez manier cette affaire,
Vous seul rendrez Sophie à sa charmante mère.

GOURVILLE l'ainé.

Moi !

Madame ARMAND.

Va, si tu la rends, je te pardonne tout.

GOURVILLE l'ainé.

Je n'entends rien...

Le jeune GOURVILLE.

D'un mot vous en viendrez à bout.

GOURVILLE l'ainé.

Allons donc. (*Il sort.*)*Le jeune GOURVILLE.*

Vous mettrez la paix dans le ménage.

M. ARMAND (*en montrant le jeune Gourville.*)

Ma femme, ce jeune homme est un esprit bien sage.

SCENE III.

Les acteurs précédens, le jeune GOURVILLE,
prenant par la main monsieur & madame ARMAND,
& se mettant entr'eux.

Le jeune GOURVILLE.

PUISQU'IL n'est plus ici, je puis avec candeur,
Madame, en liberté vous ouvrir tout mon cœur.
J'ai traité devant lui cette importante affaire
Comme peu dangereuse; & j'excusais mon frère,
Mais je dois avec vous faire réflexion
Que nous hazardons tous la réputation
D'une fille nubile, & sous vos yeux instruite,
Au chemin de l'honneur par vos leçons conduite :

Ce chemin de l'honneur est tout-à-fait glissant :
Ceci fera du bruit, le monde est médifant.

Madame ARMAND.

Et c'est ce que je crains.

Le jeune GOURVILLE.

Une fille enlevée,

Avec procès-verbal chez un homme trouvé ;

Vous sentez bien, madame, & vous comprenez bien

Que de tout le quartier ce sera l'entretien,

Qu'il en faut prévenir la triste conséquence.

M. ARMAND.

Par ma foi ce jeune homme est rempli de prudence.

Le jeune GOURVILLE.

J'ai fort à cœur aussi, dans ce fâcheux éclat,

Le propre honneur lésé de monsieur l'avocat.

Que pensera tout l'ordre en voyant un confrère

Qui prend, sans respecter son grave caractère,

Une fille à ses yeux enlevée aujourd'hui,

Dont un autre est aimé, . . . si ! j'en rougis pour lui.

L'Avocat PLACET.

Mais, monsieur, c'est moi seul que cette affaire touche.

On me donne une dor qui doit fermer la bouche

Aux malins envieux prêts à tout censurer.

Dix mille écus comptant sont à considérer.

M. ARMAND (toujours bien fixe, & l'air un peu
hébété d'un buveur honnête, mais non pas d'un vilain
yrogne de comédie à hoquets.)

Vous avez de gros biens ?

L'Avocat PLACET.

Oui, j'ai mon éloquence,

Mon étude, ma voix, les plaideurs, l'audience.

Le jeune GOURVILLE.

Madame, je vous plains ; j'avoue ingénument

Qu'on devait respecter un tel engagement.

68 LE DÉPOSITAIRE,

Mon frère a fait sans doute une grande sottise
D'enlever la future à ce futur promise.
Il n'en peut résulter qu'une triste union,
Pleine de jalousie & de dissension.
Les deux futurs ensemble à peine pourraient vivre,

Madame A R M A N D,

J'en ai peur en éfet.

M. A R M A N D.

Il parle comme un livre,

Il a toujours raison.

Le jeune G O U R V I L E.

Par un destin fatal,

Vous voyez que mon frère a seul fait tout le mal.
C'est votre propre sang, c'est l'honneur qu'il vous ôte,
Madame, c'est à moi de réparer sa faute.
Pour Sophie, il est vrai je n'eus aucun désir,
Mais je l'épouserai pour vous faire plaisir.

M. A R M A N D.

Parbleu, je le voudrais.

L'Avocat P L A C E T.

Moi, non.

Madame A R M A N D.

Quelle folie!

Tu n'as rien. Un cadet de basse Normandie
Est plus riche que toi.

Le jeune G O U R V I L E.

D'aujourd'hui seulement

Notre belle Ninon m'a fait voir clairement
Que j'ai cent mille francs que m'a laissés mon père,
Monsieur Garant lui-même en est dépositaire.

Madame A R M A N D.

Cent mille francs! grand Dieu!

M. A R M A N D.

Ma foi, j'en suis charmé!

Le jeune G O U R V I L E.

De Sophie, il est vrai, je ne suis point aimé,

Mais je suis à sa mère ataché pour ma vie,
Et ce n'est que pour vous que je me sacrifie.

Madame ARMAND.

Et la somme, mon fils, est chez monsieur Garant?

Le jeune GOURVILLE.

Sans doute. Il en convient.

L'Avocat PLACET.

J'en doute fortement.

Madame ARMAND (*à M. Armand.*)

Cent mille francs, mon cher!

M. ARMAND.

Cent mille francs, ma femme!

Bon! bon!

Madame ARMAND.

Ce bonheur va jusqu'au fond de mon ame.

Cent mille francs, mon fils!

Le jeune GOURVILLE.

J'ai quelque chose avec.

M. ARMAND.

Il est plein de mérite, & d'ailleurs il boit sec.

L'Avocat PLACET.

Mais songez s'il vous plaît.

M. ARMAND.

Tais-toi; je vais le prendre

Dès ce même moment à ton nez pour mon gendre.

L'Avocat PLACET.

Comment, madame, après des articles conclus!

Stipulés par vous-même!

Madame ARMAND.

Ils ne le feront plus.

(*Elle le pousse.*)

Cent mille francs... Allez.

M. ARMAND (*le poussant d'un autre côté.*)

Dénichez au plus vite.

70 LE DÉPOSITAIRE,

Mme. ARMAND (*lui faisant faire la pirouette à droite.*)
Allez plaider ailleurs.

M. ARMAND (*lui faisant faire la pirouette à gauche.*)
Cherchez un autre gîte.

Cent mille francs !

L'Avocat PLACET.

Je vais vous faire assigner tous.

Le jeune GOURVILE (en le retournant.)

N'y manquez pas.

M. ARMAND.

Bon soir.

Madame ARMAND.

Allons, arrangeons-nous.

(*L'avocat Placet sort.*)

SCENE IV.

Le jeune GOURVILE, monsieur ARMAND,
madame ARMAND.

M. ARMAND.

MAIS, que n'as-tu plutôt expliqué ton affaire ?
Pourquoi de ta fortune as-tu fait un mystère ?

Le jeune GOURVILE.

Ce n'est que d'aujourd'hui que je suis assuré,
Monsieur Garant m'a dit que ce dépôt sacré
Était entre ses mains.

M. ARMAND.

C'est comme dans les tiennes.

Madame ARMAND.

Tout de même, & ma fille ! afin que tu la tiennes,
Il faut que je la trouve.

Le jeune GOURVILE.

Oh ! l'on vous la rendra,

M. ARMAND.

Elle ne revient point, donc elle reviendra.

Le jeune GOURVILE.

Ne la menacez plus, madame, je vous prie,
Cela cabre un esprit.

M. A R M A N D.

Ça peut l'avoir aigrie.

Madame A R M A N D.

Ça n'arrivera plus, c'est chez l'ami Garant
Que tu la crois cachée ?

Le jeune GOURVILE.

Oui, très-certainement.

Et je vais de ce pas tout préparer, ma mère
Pour remettre en vos bras une fille si chère.

(Il fait un pas pour sortir.)

Madame A R M A N D *(l'embrassant.)*

Il faut que je t'embrasse.

M. A R M A N D.

Oui, j'en veux faire autant.

Madame A R M A N D.

Reviens bien vite au moins.

Le jeune GOURVILE.

Je revole à l'instant.

Madame A R M A N D *(l'arrêtant encore.)*

Écoute encor un peu, mon cher ami, mon gendre;
En famille avec toi quels plaisirs je vais prendre !
Je ne puis te quitter... va mon fils... sois certain
Que ma fille est ta femme.

Le jeune GOURVILE.

Oui, tel fut mon dessein.

Madame A R M A N D.

Tu réponds d'elle ?

Le jeune GOURVILE (en s'en allant.)

Oh oui, tout comme de moi-même.

Madame A R M A N D.

Quel bon ami j'ai là ! mon Dieu, comme je l'aime !

SCENE V.

Monsieur ARMAND, madame ARMAND,

M. ARMAND.

PAR ma foi notre gendre est un charmant garçon.

Madame ARMAND.

Oh! c'est bien élevé. La voisine Ninon

Vous a formé cela! c'est une dégourdie

Qui fait bien mieux que nous ce que c'est que la vie,

Un grand esprit.

M. ARMAND.

Ah! ah!

Madame ARMAND.

Je voudrais l'égaliser,

Mais sîtôt qu'elle parle, on n'ose plus parler.

M. ARMAND.

On dit qu'elle entend tout, & même les affaires.

Une bonne caboche!

Madame ARMAND.

On dit que les deux frères

Lui doivent ce qu'ils font: comment cent mille francs!

L'avocat n'aurait pu les gagner en trente ans,

Ce n'est rien qu'un bavard.

M. ARMAND.

Un pédant imbécile,

Fait pour rincer au plus les verres de Gourville.

SCENE VI.

M. ARMAND, Mme. ARMAND, M. GARANT,

Madame ARMAND.

EH bien, monsieur Garant, enfin tout est conclu.

M. GARANT.

Oui, ma chère voisine, & le ciel l'a voulu,

M.

M. A R M A N D.

Quel bonheur !

M. G A R A N T.

Il est vrai qu'on a sur sa conduite
Glosé bien fortement ; mais l'hymen par la suite
Vous passe un beau vernis sur ces péchés mignons.

Madame A R M A N D.

L'escapade, Monsieur, que nous lui reprochons,
Ne peut se mettre au rang des fautes criminelles.

M. G A R A N T.

La réputation revient d'ailleurs aux belles,
Ainsi que les cheveux : & puis considérons
Qu'elle a bien du crédit, des amis, des patrons ;
Et qu'outre sa richesse à tous les deux commune,
Elle pourra me faire une grande fortune.

Madame A R M A N D.

Une fortune, à vous !

M. A R M A N D.

Je suis tout interdit.

Ma fille, de grands biens ! des patrons, du crédit ;
Quels discours !

Madame A R M A N D.

Il est vrai qu'elle est assez gentille,
Mais du crédit !

M. G A R A N T.

Qui parle ici de votre fille ?

Madame A R M A N D.

De qui donc parlez-vous ?

M. G A R A N T.

De la belle Ninon

Que j'épouse ce soir, ici, dans sa maison ;
Je vous prie de la nôce, & vous devez en être.

Madame A R M A N D.

Comment ! vous épousez notre Ninon ?

K

Mon maître,

Est-il bien vrai ?

M. GARANT,

Très-vrai.

M. ARMAND.

J'en suis parbleu touché.

Vous ne pourriez jamais faire un meilleur marché.

Madame ARMAND.

Et moi je vous disais que je donne Sophie
 A mon petit Gourville, & qu'elle s'est blottie
 Chez vous, en votre absence, & qu'elle en va sortir
 Pour ferrer ces doux nœuds que je viens d'assortir,
 Et qu'il nous faut donner, pour aider leur tendresse,
 Cent mille francs comptant que vous avez en caisse.

M. ARMAND.

Oui, tant qu'il vous plaira, mariez-vous ici ;

Mais parbleu, permettez qu'on se marie aussi.

M. GARANT.

Rêvez-vous, mes voisins ? & ce petit délire
 Vous prend-il quelquefois ? qui diable a pu vous dire
 Que Sophie est chez moi, que Gourville aujourd'hui
 Aura cent mille francs, qui sont tout prêts pour lui ?

Madame ARMAND.

Je le tiens de sa bouche.

M. ARMAND.

Il nous l'a dit lui-même.

M. GARANT.

De ce jeune étourdi la folie est extrême.
 Il séduit tour-à-tour les filles du Marais.
 Il leur fait des sermens d'épouser leurs attraits.
 Et, pour les mieux tromper, il fait accroire aux mères
 Qu'il a cent mille francs placés dans mes affaires.
 Il n'en est pas un mot, & je ne lui dois rien.
 Monsieur son frère & lui sont tous les deux sans bien,

Et tous deux au logis cesseront de paraître ,
Dès le premier moment que j'en serai le maître.

Madame ARMAND.

Vous n'avez pas à lui le moindre argent comptant ?

M. GARANT.

Pas un denier.

Madame ARMAND.

Mon Dieu, le méchant garnement!

M. ARMAND (*en bûvant un coup.*)

C'est dommage.

Madame ARMAND.

Ma fille, à mes bras enlevée,

Après dîné chez vous ne s'était pas sauvée ?

M. GARANT.

Il n'en est pas un mot.

Madame ARMAND.

Les deux frères, je voi,

D'accord pour m'outrager, s'entendent contre moi,

M. ARMAND.

Les fripons que voilà !

M. GARANT.

Toujours de ces deux frères

J'ai craint, je l'avouérai, les méchants caractères.

Madame ARMAND.

Tous deux m'ont pris ma fille ! ah ! j'en aurai raison ;

Et je mettrai plutôt le feu dans la maison.

M. GARANT.

La maison m'appartient, gardez-vous-en, ma bonne.

Madame ARMAND.

Quoi donc, pour épouser nous n'aurons plus personne ?

Allons, courons bien vite après notre avocat,

Il vaudra mieux que rien.

M. ARMAND (*avec le geste d'un homme.*)

Ma femme, il est bien plat.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

NINON, LISETTE.

LISETTE.

AH madame, quel train, quel bruit en votre absence!
 Quel tumulte éfroyable & quelle extravagance!

NINON.

Je fais ce qu'on a fait; je prétens calmer tout;
 Et j'ai pris les devans pour en venir à bout.

LISETTE.

Madame, contre moi ne foyez point fâchée
 Que la petite Armand se soit ici cachée:
 Hélas! j'en aurais fait de bon cœur tout autant,
 Si j'avais eu pour mère une madame Armand.
 Comment! battre sa fille! ah! c'est une infamie.

NINON.

Oui, ce trait ne sent pas la bonne compagnie,
 Notre pauvre Gourville en est encor ému.

LISETTE.

Il l'adore en éfet.

NINON.

Lisette, que veux-tu?

Il faut pour la jeunesse être un peu complaisante,
 Ninon aurait grand tort de faire la méchante.

La jeune Armand me touche.

LISETTE.

A peine je conçois

Comment nos plats voisins, avec leur air bourgeois,
 Ont trouvé le secret de nous faire une fille
 Si pleine d'agrémens, si douce, si gentille.

N I N O N.

Dès la première fois son maintien me surprit.
 Sa grace me charma, j'aimai son tour d'esprit.
 Des femmes quelquefois assez extravagantes,
 Ayant de fots maris, font des filles charmantes.
 Il falut bien souffrir de ses très-fots parens
 La visite importune & les plats complimens.
 Sa mère m'excéda par droit de voisinage,
 Sa fille était toute autre, elle obtint mon suffrage.
 Elle aura quelque bien : Gourville, en l'épousant,
 N'est point forcé de vivre avec madame Armand.
 On respecte beaucoup sa chère belle-mère,
 On la voit rarement, encor moins le beau-père.
 Je me trompe, ou Sophie est bonne par le cœur.
 Point de coquetterie, elle aime avec candeur.
 Je veux aux deux amans faire des avantages.

L I S E T T E.

Vous allez donc ce soir bacier trois mariages,
 Celui de ces enfans, le vôtre & puis le mien.
 Madame, en un seul jour c'est faire assez de bien;
 Il faudrait tout d'un tems, dans votre zèle extrême,
 Pour notre aîné Gourville en faire un quatrième.
 Le mariage forme & dégourdit les gens.

N I N O N.

Il en a grand besoin : tout vient avec le tems.
 Dans la rage qu'il eut d'être trop raisonnable,
 Il ne lui manqua rien que d'être suportable :
 Mais les fortes leçons qu'il vient de recevoir
 Sur cet esprit flexible ont eu quelque pouvoir :
 Pour toi ton tour aproche, & ton affaire est prête,
 Mon cher ami Garant s'était mis dans la tête
 De t'engager, Lisette, à me parler pour lui,
 Il t'a promis beaucoup, est-il vrai?

L I S E T T E.

Madame, oui.

Un peu de différence est entre sa personne
Et la mienne peut-être; il promet & je donne,
Prends cinquante louis, pour subvenir aux fraix
De ton nouveau ménage.

SCENE II.

NINON, LISETTE, PICARD.

AH! Picard, quels bienfaits!

(en montrant la bourse.)

Vois-tu cela?

P I C A R D.

Madame, il faut d'abord vous dire
Que mon bonheur est grand... & que je ne désire
Rien plus... sinon qu'il dure... & que Lisette & moi
Nous sommes obligés... mais, aide-moi donc, toi,
Je ne fais point parler.

N I N O N.

J'aime ton éloquence,
Picard, & je me plais à ta reconnaissance.

P I C A R D.

Ah! madame, à vos pieds ici nous devons tous...

N I N O N.

Nous devons rendre heureux quiconque est près de nous,
Pour ceux qui sont trop loin, ce n'est pas notre affaire.
Ça, notre ami Picard, il faut ne me rien taire
De ce qu'on fait chez moi, tandis qu'en liberté
J'ai choisi loin du bruit cet endroit écarté.

P I C A R D.

D'abord un homme noir raisonne & gesticule
Avec monsieur Garant; & les mots de scrupule,
De probité, d'honneur, de raisons, de devoirs,
M'ont fait de respect pour ces deux manteaux noirs,

L'un dicte, l'autre écrit, disant qu'il instrumente
Pour le faire bien riche, & vous rendre contente
Et qu'il fait un contrat.

N I N O N.

Oui, c'est l'intention
De ce monsieur Garant si plein d'affection.

P I C A R D.

C'est un digne homme!

Oh oui... mais dis-moi, je te prie,
Que fait madame Armand?

P I C A R D.

Mais madame, elle crie,
Elle gronde vos gens, messieurs Gourville & moi,
Son mari, tout le monde, & dit qu'on est sans foi :
Et dit qu'on l'a trompée & que sa fille est prise :
Et dit qu'il faudra bien que quelqu'un l'indemnisé.
Et puis elle s'apaise & convient qu'elle a tort.
Puis dit qu'elle a raison, & crie encore plus fort.

N I N O N.

Et monsieur son époux?

P I C A R D.

En véritable sage ;
Il voit sans sourciller tout ce remu-ménage ;
Et pour fuir les chagrins qui pourraient l'occuper,
Il s'amusait à boire attendant le souper.

N I N O N.

Que fait notre Gourville?

P I C A R D.

En son humeur plaisante
Il les amuse tous, & boit, & rit, & chante.

N I N O N.

Et l'autre frère?

P I C A R D.

Il pleure.

N I N O N.

Ah! j'aime à voir les gens,
Dans leur vrai caractère à nos yeux se montrant,

80 . . . LE DÉPOSITAIRE,
Monsieur le marguillier est bien le seul peut-être
Qui voudrait dans le fond qu'on pût le méconnaître.
Malgré sa modestie on le découvre assez : . . .
Ah! voici notre aîné qui vient les yeux baissés.

SCENE III.

NINON, GOURVILE l'aîné, LISETTE,
PICARD.

GOURVILE l'aîné, (*vêtu plus régulièrement, mieux
coëffé, & l'air plus honnête.*)

Vous me voyez, madame, après d'étranges crises,
Bien sot & bien confus de toutes mes bêtises :
Je ne mérite pas votre excès de bonté,
Dont tout en plaisantant mon frère m'a flaté.
Hélas! j'avois voulu dans ma mélancolie,
Et dans les visions de ma sombre folie,
Me séparer de vous, & donner la maison
Que vos propres bienfaits ont mise sous mon nom.

NINON.

Tout est racomodé. J'avois pris mes mesures,
Tout va bien.

GOURVILE l'aîné.

Vous pourriez pardonner tant d'injures!
J'étois coupable & sot.

NINON.

Ah! vos yeux sont ouverts.
Vous démêlez enfin ces esprits de travers,
Ces cagots insolens, ces sombres rigoristes
Qui pensent être bons quand ils ne sont que tristes;
Allez, les gens du monde ont cent fois plus de sens,
D'honneur & de vertu, comme plus d'agrémens.

GOURVILE l'aîné.

Vous en êtes la preuve.

NINON;

NINON.

Ainsi la politesse

Déjà dans votre esprit succède à la rudesse.

Je vous vois dans le train de la conversion.

Vous deviendrez aimable, & j'en suis caution.

Mais comment trouvez-vous ce grave personnage

Que mon bizarre sort me donne en mariage ?

GOURVILLE *l'aîné.*

Il ne m'appartient plus d'avoir un sentiment.

Tout ce que vous ferez sera fait prudemment.

NINON.

Blâmeriez-vous tout bas une union si chère ?

GOURVILLE *l'aîné.*

Je n'ose plus blâmer ; mais quand je considère

Que pour vous séparer, pour m'entraîner ailleurs,

Il vous a peinte à moi des plus noires couleurs,

Qu'il voulait vous chasser de votre maison même....

NINON.

Oh ! c'était par vertu : dans le fond Garant m'aime,

Il ne veut que mon bien : c'est un homme excellent ;

Mais ne lui donnez plus la clef de votre argent.

Et sur-tout gardez-vous un peu de ses cousines.

GOURVILLE *l'aîné.*

Ah ! que ces prudes-là sont de grandes coquines !

Quel antre de voleurs ! & cependant enfin

Vous allez donc, madame, épouser le cousin !

NINON.

Reposez-vous sur moi de ce que je vais faire ;

Allez, croyez sur-tout qu'il était nécessaire

Que j'en agisse ainsi pour sauver votre bien ;

Un seul moment plus tard vous n'aviez jamais rien.

GOURVILLE *l'aîné.*

Comment ?

NINON.

Vous apprendrez par des faits admirables

De quoi les marguilliers sont quelquefois capables.

L

Vous ferez convaincu, bientôt, comme je croi,
Que ces hommes de bien sont diférens de moi,
Vous y renoncerez pour toute votre vie,
Et vous préférerez la bonne compagnie.

GOURVILE *l'aîné.*

Je ne replique point. Honteux, désespéré
Des sauvages erreurs dont j'étais enivré,
Je vous fais de mon sort la souveraine arbitre.
Et dépendant de vous, je veux vivre à ce titre.

SCENE IV.

NINON, GOURVILE *l'aîné*, GOURVILE

le jeune (amenant monsieur & madame ARMAND,)

LISETTE, PICARD.

Le jeune GOURVILE.

ADORABLE Ninon, daignez tranquiliser
Notre madame Armand qu'on ne peut apaiser,

M. ARMAND.

Elle a tort.

Madame ARMAND.

Oui, j'ai tort quand ma fille est perdue;

Qu'on ne me la rend point!

Le jeune GOURVILE.

Eh mon Dieu, je me tue
De vous dire cent fois qu'elle est en sûreté.

Madame ARMAND.

Est-ce donc ce benêt, ou toi jeune éventé,
Qui m'a pris ma Sophie?

GOURVILE *l'aîné.*

Hélas! soyez très-sûre

Que je n'y prétens rien.

Le jeune GOURVILE.

Eh bien moi, je vous jure

Que j'y prétens beaucoup.

Madame A R M A N D.

Va, tu n'es qu'un vaurien,

Un fort mauvais plaifant, fans un écu de bien.
 J'avais un avocat dont j'étais fort contente,
 Je prétens qu'il revienne & veux qu'il instrumente
 Contre toi pour ma fille, & tes cent mille francs
 Ne me tromperont pas, mon ami, plus long-tems.
 Ni vous non plus, madame.

N I N O N.

Écoutez-moi, de grace

Souffrez fans vous fâcher que je vous satisfaffe.

Madame A R M A N D.

Ah! souffrez que je crie; & quand j'aurai crié,
 Je veux crier encor.

M. A R M A N D.

Eh, tais-toi, ma moitié.

Madame Ninon parle; écoutons fans rien dire.

N I N O N.

Mes bons, mes chers voisins, daignez d'abord m'instruire,
 Si c'est votre intérêt & votre volonté
 De donner votre fille & fa propriété
 A mon jeune Gourville, en cas que par mon compte
 A cent bons mille francs fa fortune fa monte?

M. A R M A N D.

Oui parbleu ma voisine.

N I N O N.

Eh bien, je vous promets

Qu'il aura cette somme.

Madame A R M A N D.

Ah! cela va bien.... Mais

Pour finir ce marché que de grand cœur j'aprouve,
 Pour marier Sophie il faut qu'on la retrouve,
 On ne peut rien fans elle.

N I N O N.

Eh bien, je veux encor

M'engager avec vous à rendre ce trésor.

LE DÉPOSITAIRE,
Monsieur & Madame ARMAND;

Ah!

NINON.

Mais auparavant, je me fiate, j'espère
Que vous me laisserez finir ma grande affaire
Avec le vertueux, le bon monsieur Garant.

Madame ARMAND.

Oui, passe, & puis la mienne ira pareillement;

PICARD.

Et puis la mienne aussi.

M. ARMAND.

C'est une comédie,
Personne ne s'entend & chacun se marie.

(à Gourville l'aîné.)

Soupera-t-on bientôt? allons mon grand flandrin,
Il faut que je t'apprenne à te connaître en vin.

GOURVILLE l'aîné.

(à Ninon.)

J'y suis bien neuf encor; ... à tout ce grand mystère
Ma présence, madame, est-elle nécessaire?

NINON.

Vraiment oui, demeurez; vous verrez avec nous
Ce que monsieur Garant veut bien faire pour vous.
Et nous aurons besoin de votre signature.

LISETTE.

Je fais signer aussi.

NINON.

Nous allons tout conclure.

M. ARMAND.

Eh bien tu vois, ma femme; & je l'avais bien dit
Que madame Ninon avec son grand esprit
Saurait aranger tout.

Madame ARMAND.

Je ne vois rien paraître.

NINON.

Voilà monsieur Garant, vous allez tout connaître.

SCÈNE V.

Les personnages précédens, M. GARANT, (après avoir salué la compagnie, qui se range d'un côté, tandis que M. Garant & Ninon se mettent de l'autre, les domestiques derrière.)

M. GARANT (en serrant la main de Ninon.)

LA raison, l'intérêt, le bonheur vous attend.
Voici notre acte en forme & dressé congrument,
Avec mesure & poids, d'une manière sage,
Selon toutes les loix, la coutume & l'usage.

(à Mme. Armand.) (à M. Armand.)

Madame, permettez... un moment, mon voisin.

NINON.

De mon côté je tiens un charmant parchemin.

M. GARANT.

Le ciel le bénira; mais avant d'y souscrire,
A l'écart, s'il vous plaît, mettons-nous pour le lire.

NINON.

Non, mon cœur est si plein de tous vos tendres soins

Que je n'en puis avoir ici trop de témoins.

Et même j'ai maudé des amis, gens d'élite,

Qui publieront mon choix & tout votre mérite.

Nous souperons ensemble: ils seront enchantés

De votre prud'homme & de vos loyautés.

Sans doute ce contrat porte en gros caractères

Les deux cent mille francs qui sont pour les deux frères.

M. GARANT.

J'ignore ce qu'on peut leur devoir en éfet.

Et cela n'entre point dans l'état mis au net

Des stipulations entre nous énoncées.

Ce sont, vous le savez, des affaires passées.

Et nous étions d'accord qu'on n'en parlerait plus.

Comment !

Madame ARMAND.

A tout moment cent mille francs perdus !

Ma fille aussi ! sortons de ce franc coupe-gorge.

(*montrant le jeune Gourville.*)

Ou chacun me trompoit , ou ce traître m'égorge.

(*à Gourville l'aîné.*)

Et c'est vous, grand nigaud, dont les séductions

M'ont valu mes chagrins, m'ont causé tant d'afronts ;

Ma fille payera cher son énorme sottise.

GOURVILLE l'aîné.

Vous vous trompez.

L I S E T T E.

Voici le moment de la crise.

*Le jeune GOURVILLE (arrêtant monsieur & madame
Armand, & les ramenant tous deux par la main.)*

Mon Dieu, ne sortez point, restez, mon cher Armand,

Quoiqu'il puisse arriver tout finira gayement.

NINON (*à monsieur Garant dans un coin du théâtre,
tandis que le reste des acteurs est de l'autre.*)

Il faut les adoucir par de bonnes paroles.

M. GARANT.

Oui, qui ne disent rien, là... des raisons frivoles,

Qu'on croit valoir beaucoup.

N I N O N.

Laissez-moi m'expliquer.

Et si dans mes propos un mot peut vous choquer,

N'en faites pas semblant.

M. GARANT.

Ah vraiment, je n'ai gardé.

Madame ARMAND (*à M. Armand.*)

Que disent-ils de nous ?

NINON (*à M. Garant.*)

Et si je me hazarde

De vous interroger, alors vous répondrez.
 Madame, & vous Gourville, enfin vous apprendrez
 Quels sont mes sentimens, & quelles sont mes vues.

M. ARMAND.

Ma foi, jusqu'à présent elles sont peu connues.

NINON (*à madame Armand.*)

Vous voulez votre fille & de l'argent comptant ?

Madame ARMAND.

Oui, mais rien ne nous vient.

NINON.

Il faut premièrement

Vous mettre tous au fait. . . feu monsieur de Gourville

Me confia ses fils, & je leur fus utile :

Il ne put leur laisser rien par son testament ;

Vous en savez la cause.

Madame ARMAND.

Oui.

NINON.

Mais par supplément ;

Il voulut faire choix d'un fameux personnage

justement honoré dans tout le voisinage,

Et bien recommandé par des gens vertueux

Et ses amis secrets, tous bien d'accord entr'eux :

Et cet homme de bien nommé son légataire,

Cet homme honnête & franc, c'est monsieur.

M. GARANT (*faisant la révérence à la compagnie.*)

C'est me faire

Mille fois trop d'honneur.

NINON.

C'est à lui qu'on légua

Les deux cent mille francs qu'en hâte il s'apliqua ;

Des esprits prévenus eurent la fausse idée,

Qu'une somme si forte & par lui possédée,

N'était rien qu'un dépôt qu'entre ses mains il tient,

Pour le rendre aux enfans auxquels il appartient,

Mais il n'est pas permis, dit-on, qu'ils en jouissent ;
C'est un crime éfroyable & que les loix punissent.

(à M. Garant.)

N'est-ce pas ?

M. GARANT.

Oui, Madame.

NINON.

Et ces braves délits ;

Comment les nomme-t-on ?

M. GARANT.

Des fidéi-commis.

NINON.

Et pour se mettre en règle il faut qu'un honnête homme
Jure qu'à son profit il gardera la somme ?

M. GARANT.

Oui, Madame.

Le jeune GOURVILLE.

Ah ! fort bien.

M. ARMAND.

Et monsieur a juré

Qu'il gardera le tout ?

M. GARANT.

Oui, je le garderai.

Madame ARMAND (au jeune Gourville.)

De ta femme, ma foi, voilà la dot payée.

J'enrage. Ah ! c'en est trop.

NINON.

Soyez moins éfrayée,

Et daignez, s'il vous plaît, m'écouter jusqu'au bout.

GOURVILLE l'aîné.

Pour moi de cet argent je n'atens rien du tout.

Et je me sens, madame, indigne d'y prétendre.

Le jeune GOURVILLE.

Pour moi je le prendrais au moins pour le répandre.

NINON.

NINON.

Poursuivons... Toujours prêt de me favoriser,
 Monsieur, me croyant riche, a voulu m'épouser,
 Afin que nous puissions dans des emplois utiles
 Nous enrichir encor du bien des deux pupilles.

M. GARANT.

Mais il ne fallait pas dire cela.

NINON.

Si fait.

Rien ne saurait ici faire un meilleur effet.

(aux autres personnages.)

Il faut vous dire enfin qu'aussi-tôt que Gourvile
 Eut fait son testament, un ami difficile,
 Un esprit de travers eut l'injuste soupçon
 que votre marguillier pourrait être un fripon.

M. GARANT.

Mais vous perdez la tête!

NINON.

Eh mon Dieu non, vous dis-je.

Gourvile épouvanté dans l'instant se corrige;
 Et peut-être trompé; mais sain d'entendement
 Il fait, sans en rien dire, un second testament:
 Il m'a valu courir long-tems chez les Notaires
 Pour y faire aposer les formes nécessaires,
 Payer de certains droits qui m'étaient inconnus:
 Et si j'avais tardé, les miens étaient perdus.
 Monsieur gardait l'argent pour son beau mariage.
 Tenez: voilà, je pense, un testament fort sage.
 Il est en ma faveur. C'est pour moi tout le bien,
 J'en ai le cœur percé; monsieur Garant n'a rien.

M. ARMAND.

Quel tour!

Madame ARMAND.

La brave femme!

M

LE DÉPOSITAIRE,
NINON (*en montrant les deux Gourville.*)

Entre eux deux je partage,
Ainsi que je le dois, le petit héritage.
Je souhaite à monsieur d'autres engagemens,
Une plus digne épouse, & d'autres testamens.

M. GARANT.

Il faudra voir cela.

NINON.

Lisez, vous savez lire.

Le jeune GOURVILLE.

Il médite beaucoup, car il ne peut rien dire.

NINON (*à madame Armand.*)

La dot de votre fille enfin va se payer.

M. GARANT (*en s'en allant.*)

Serviteur.

Le jeune GOURVILLE (*lui serrant la main.*)

Tout à vous.

NINON.

Adieu, cher marguillier.

Madame, ARMAND.

Adieu, vilain matin, qui m'en fis tant à croire.

M. ARMAND (*le saisissant par le bras.*)

Et pourquoi t'en aller, reste avec nous pour boire.

M. GARANT (*se débarrassant d'eux.*)

L'œuvre m'attend, j'ai hâte.

LISETTE (*lui faisant la révérence, & lui montrant la bourse des cinquante louis.*)

Acceptez ce dépôt.

Vous les gardez si bien.

GOURVILLE l'aîné.

Laissons-là ce maraut.

Le jeune GOURVILLE (*à Ninon.*)

Ah ! je suis à vos pieds,

C O M É D I E.

91

Madame A R M A N D.

Nous y devons tous être.

G O U R V I L E *l'aîné.*

Comme elle a démasqué, vilipendé le traître !

Madame A R M A N D.

Et ma fille ?

N I N O N.

Ah croyez que dès qu'elle saura

Qu'on va la marier, elle reparaitra.

L I S E T T E (*à Picard.*)

Ne t'avais-je pas dit, Picard, que ma maîtresse

A plus d'esprit qu'eux tous, d'honneur & de sagesse.

Fin du cinquième & dernier Acte.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier,
le *Dépositaire*, Comédie en vers, & en cinq actes, &
j'ai cru qu'on pouvoit en permettre l'impression. A Paris,
le 6 Juin 1772.

C R E B I L L O N.

De l'Imprimerie de LOUIS JORRY Fils, rue de
la Huchette, près le petit Châtelet.

COMÉDIE

Madame de M...
 Comme elle a...
 Et ma fille
 KING
 Elle va la... elle...
 LESTER (à King)
 Ne t'avais-je pas dit... que ma...
 A plus d'égard de...
 Les de...

L'AT in par ordre de Monseigneur le...
 la...
 le 21...
 le 21...

De l'impression de...
 la...





18107
100

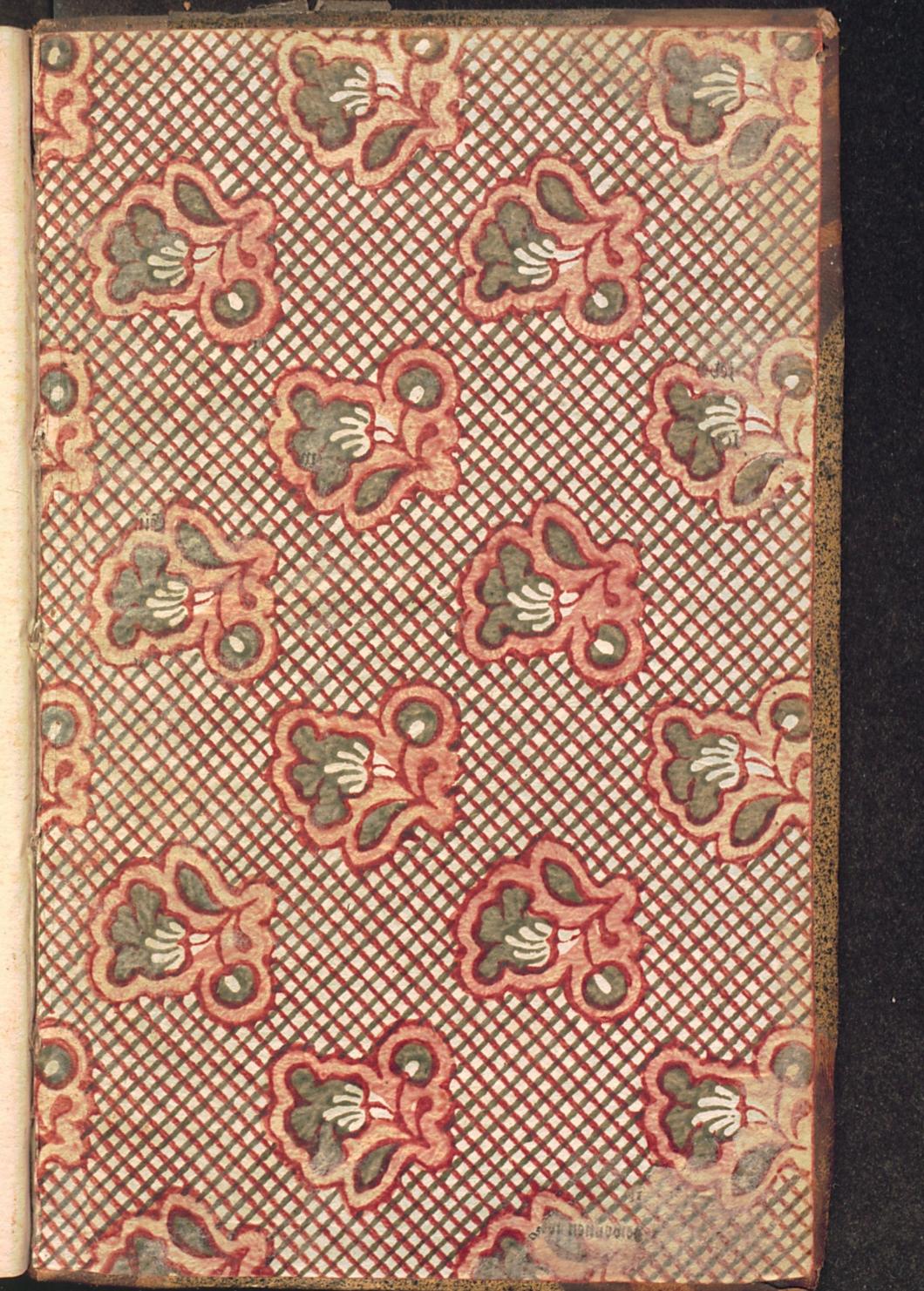
S

AD

43 ¹³
K₁ 10

x 2337547







Inches

Centimetres

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

Black

E
 ITAIRE,
 ÉDIE,
 VERS,
 QACTES.
 VOLTAIRE.

30 sols.



ENEVE;
 A PARIS;
 Libraire, rue S. Jacques;
 Mathurins, à S. Jacques.

C. LXXII.